

B 50151 5



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

DC
611
J8
S78

TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA.

TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU DÉPARTEMENT DU JURA,
Pendant l'Année 1852.



LONS-LE-SAUNIER,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE FRÉDÉRIC GAUTHIER.

—
1853.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU JURA.

SÉANCE PUBLIQUE

DU 29 DÉCEMBRE 1852.

M. Odille, vice-président, et remplaçant en cette qualité M. Verpillat, président, absent pour cause de maladie, a ouvert la séance par le discours suivant :

MESSIEURS,

Avant de me conformer à l'usage en vous présentant quelques réflexions sur le but de notre institution, j'exprimerai vos regrets et les miens de ce que M. le Préfet ne peut assister à cette séance. Il y jugerait du mérite et de la portée de vos efforts, soit dans les sciences, soit dans la littérature, et il s'assurerait par là si, comme M. Guizot, le disait naguère pour la France en général, l'esprit, dans le département du Jura en particulier, *a besoin aussi d'être sauvé*. Les paroles que je lui adresserais seraient peut-être propres à lui faire partager, en ce qui nous concerne, les inquiétudes de cet illustre écrivain ; mais les lectures qui vont suivre, j'en ai la certitude, ne manqueraient pas de le rassurer pleinement à cet égard. Nous voudrions qu'il nous fût permis d'y joindre la reproduction du discours que le premier magistrat de notre départe-

ment prononça publiquement le 5 de ce mois. Ceux d'entre nous qui ont pu l'entendre, savent qu'il n'était pas moins remarquable par la force de la pensée que par la distinction du langage. Si les convenances m'y autorisaient, je hasarderais de vous en retracer les points principaux ; mais cela m'étant interdit par diverses considérations, je dois me borner, en regrettant que la sténographie n'ait point été appelée à remplir son office dans la circonstance solennelle que je viens de rappeler, à vous lire une lettre que M. le Préfet m'adressa hier pour me charger de vous faire savoir, en vous assurant de sa bienveillance, que des devoirs impérieux s'opposaient à ce qu'il vint occuper en ce jour le fauteuil où vous me voyez assis, en vertu de l'honorable choix dont vous m'avez rendu l'objet.

« Lons-le-Saunier, le 28 décembre 1852.

« Monsieur le Président,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur
« de m'écrire aujourd'hui, et je suis extrêmement sensible à la haute prévenance et aux bienveillantes intentions de la Société d'Émulation à mon égard. Je
« vous prie de vouloir bien le lui dire et le lui exprimer de ma part avec mes sentiments de remerciements et de gratitude.

« La société voudra bien aussi agréer mes regrets de
« l'impossibilité dans laquelle je me trouve d'avoir
« l'honneur de présider demain à sa séance. J'ai en
« effet, en ce moment, où se termine l'année, un si

« grand nombre de documents, d'états et de travaux
« à envoyer dans les différents ministères, que toutes
« mes heures se trouvent prises, et que ma bonne vo-
« lonté ne suffit point à en créer de nouvelles que je
« puisse donner et consacrer, ainsi que j'aurais aimé
« à le faire, aux séances de la Société d'Émulation.

« Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma
« considération la plus distinguée.

« *Le Préfet du Jura,*

« VICOMTE DE CHAMBRUN. »

MESSIEURS,

L'Émulation, ce principe d'activité qui a donné son nom à notre compagnie, est une jalousie noble qui porte les gens de savoir ou de vertu à s'égaliser ou même à se surpasser les uns les autres. Habituellement et partout elle produit les plus heureux effets. Platon lui reproche, il est vrai, d'enfanter la malveillance et quelquefois la haine. Plus tard, un grand et singulier esprit, tellement grand ou si puissamment paradoxal, qu'il lui fut donné d'influer sur Pascal lui-même, le chevalier de Méré, n'a pas craint d'interdire l'Émulation à l'héroïsme, qui, suivant lui, ne doit prendre sa source que dans les mouvements du cœur, et non dans la pensée des actions d'autrui. Enfin, J.-J. Rousseau a signalé les dangers de l'Émulation dans des pages éloquentes ; il n'en voudrait point comme véhicule de l'éducation. Mais, si le sommeil de Thémistocle fut souvent troublé par les trophées de

Miltiade, Thémistocle n'en fut pas moins un héros: et en tous lieux et dans tous les temps, les avantages de l'Émulation l'ont assez emporté sur ses inconvénients, aux yeux des hommes, pour que, loin de la proscrire, ils l'aient toujours appelée à servir de contre-poids à l'indifférence et à la paresse.

Nous ne désavouons pas le titre que les fondateurs de notre société lui ont donné, et nous continuerons à marcher dans les estimables voies qu'ils ont suivies. Toutefois, sans perdre de vue le but qu'ils se sont particulièrement proposé, je veux dire le progrès des sciences et des arts qui ont pour objet immédiat le bien-être purement matériel, nous n'oublierons pas non plus que l'homme a encore des besoins d'un ordre supérieur. Aussi le Docteur des docteurs disait-il à ses disciples : « Lisez avec soin les écritures, parce que
« vous croyez y trouver la vie éternelle, et ce sont
« elles qui rendent témoignage de moi (*Scrutamini
« scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æter-
« nam habere: et ille sunt quæ testimonium præbent
« de me*). » Par ces graves paroles, ne sommes-nous pas suffisamment avertis que, sans mépriser la partie temporaire et périssable de nous-mêmes, nous devons, en étudiant les saintes lettres, pourvoir à des besoins, que dis-je à des besoins ? à des nécessités d'une nature infiniment plus importante et plus élevée.

Au reste, pour ceux-là mêmes que n'agitent pas encore ces nobles et précieuses inspirations, la connaissance et la méditation des choses du passé, au seul point de vue des œuvres de l'homme, ne saurait

être sans importance. En effet, quoi de plus propre à exciter en eux le légitime désir d'égaliser, chacun dans son genre de talent, les chefs-d'œuvre de cette vénérable antiquité, dont, jusqu'à présent, le génie des temps modernes n'a pu que faiblement approcher? Philosophie, législation, histoire, éloquence, poésie, statuaire, architecture, mathématiques appliquées soit à la guerre, soit aux arts usuels, découverte des plus mystérieux secrets de la nature, manifestée par des effets que la science actuelle, dans son désespoir, est réduite à traiter de fables, malgré les témoignages les plus dignes de respect ; en un mot, tout ce que le temps a épargné, parmi les productions de ces siècles merveilleux, nous prouve à quel éloignement nous sommes encore du point de sagesse, de grandeur et de beauté auquel l'antiquité avait porté presque toutes choses. La sublimité, l'harmonie céleste du langage de Platon ne se retrouve chez aucun de ceux qui, de nos jours, ou même depuis quelques siècles, ont essayé leurs ailes dans les régions du pur esprit. La force irrésistible de Démosthènes, dont la parole lutta si longtemps contre l'or corrupteur et le fer de Philippe ; l'abondance magnifique et non moins entraînante du vainqueur de Catilina, se sont bien rarement reproduites, même à la glorieuse tribune de notre première assemblée constituante. Le corps de droit des Romains est encore appelé la *raison écrite*, et nos codes n'ont guère de valeur que par les emprunts qu'ils lui ont faits. Si je ne cite pas la législation des Hébreux, c'est que, descendue du Sinaï, elle est, par son origine, hors de comparaison avec toute autre. Bornons-nous à

rappeler que l'institution du jury et les véritables principes en matière de témoignage, y ont pris leur source. Est-il besoin de dire que le Tasse, Milton, le Camoëns et Klopstock sont des astres qui pâlissent devant le soleil d'Homère, ou qui s'éteignent au bruit des lamentations du saint Arabe de la terre de Has, et au retentissement des formidables remontrances qu'elles lui attirent de la part de l'Eternel ?

Et, qu'est-ce donc que nos plus splendides capitales, qu'est-ce que Paris auprès de cette Rome qui a compté jusqu'à 5,000,000 d'habitants, dont 87,000 s'asseyaient à l'aise dans son grand amphithéâtre. Qu'est-ce que Londres lui-même, ce colosse des cités de l'Europe actuelle, en présence des souvenirs de Babylone, de la ville de Nébucadnetsar, qui avait 24 lieues de circuit, des murs de 350 pieds de haut sur près de 100 pieds d'épaisseur ; cent portes d'airain massif, une tour de Babel de 600 pieds, des jardins suspendus, dont la dernière terrasse était au niveau des murs d'enceinte ; un passage sous l'Euphrate comme celui que les Anglais ont construit sous la Tamise ? Et que ceci ne passe pas pour un jeu de l'imagination orientale : Bérose, Mégasthène et Abydène, cités par Josephé et par Eusèbe, Diodore de Sicile, Strabon. Quinte-Curce, attestent l'existence de ces prodigieuses constructions.

Babylone, fondée, il y a environ 3,200 ans, subsista dans toute sa splendeur jusqu'à Balthazar, et sa ruine totale, annoncée par les prophètes, ne fut complète que vers la fin du premier siècle de notre ère. Le temps, exécuteur de la sentence du Très-Haut, devait sans

doute la détruire jusque dans ses fondements, mais on comprend qu'il fallut plus d'un coup de son aile pour la transformer en des ruines dispersées au milieu d'un désert.

Il y a moins de 20 ans, des Anglais, poussés par l'humeur aventureuse de leur nation, parcouraient à cheval le sol de Babylone ; ils y cherchaient Babylone et ils ne la trouvaient pas, *parce qu'elle n'est plus , parce que son lieu ne la reconnaît plus !...* parce que deux prophètes avaient annoncé sa métamorphose en étangs et en repaires de bêtes sauvages.

Enfin, ils arrivèrent à un vaste espace tantôt sec, aride, sablonneux, tantôt occupé par de grands et profonds marécages. Une suite de monticules aussi nombreux qu'inégaux annonçaient par leur forme qu'ils n'étaient que des amas de décombres : C'était Babylone la grande ! s'écrie l'auteur de ce récit.... Une éminence plus considérable, mais qui n'avait pas une autre origine, devint bientôt l'objet particulier de l'attention de ces voyageurs. Ils voyaient de loin, sur cette hauteur, quatre points noirs qui semblaient s'y promener.... Ils demandèrent d'abord si ce n'étaient pas quelques-uns de ces Arabes bédouins, vagabonds et voleurs, qui traversent souvent ces déserts; mais quand ils se furent aidés d'une lunette d'approche, ils reconnurent que c'étaient quatre magnifiques lions qui se promenaient ainsi sur les restes de Babylone, comme dans leur domaine, et qui y avaient pratiqué leurs tanières.

Messieurs, à ce tableau d'une colossale cité qui, durant tant de siècles, avait rempli la terre de son nom, une inquiétante pensée s'empare de nos esprits !

On se demande si tous ces mots : civilisation, progrès, perfectibilité, émulation même, n'ont pas, avec ces autres mots : *corruption, décadence, décrépitude, chute finale*, quelques secrètes et redoutables analogies?....

Quoi qu'il en soit, et en attendant que, pour la solution de ce grand problème moral et politique, des faits nouveaux viennent se joindre à tant d'autres faits déjà accomplis, nous reconnaitrons, et c'est par là, Messieurs, que je termine ces réflexions qui, peut-être, ont lassé votre patience, nous reconnaitrons, dis-je, avec le grand Bossuet, que le trouble, l'agitation et l'inconstance ont toujours été et seront certainement jusqu'à la fin des siècles le propre partage des choses humaines.

Sur l'invitation de M. le Président, et conformément à une délibération précédente de la Société, il est ensuite donné lecture des notices et pièces de poésie suivantes (1) :

DES RAPPORTS

QUI ONT EXISTÉ

SOUS LA DOMINATION ROMAINE,

ENTRE LA GRANDE GRÈCE ET LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE LA GAULE.
NOTAMMENT AVEC LA SÉQUANIE.

Par Désiré MONNIER, de plusieurs sociétés savantes.

La plus sérieuse de mes préoccupations, dans le cours de ma première promenade en Italie, a été de

(1) Par suite de contre-temps divers, quelques-unes de ces no-

découvrir, particulièrement sous le beau ciel de Naples, quelques-uns des anneaux de la chaîne qui avait uni jadis la Campanie aux provinces méridionales de la Gaule, et notamment à la nôtre. Plus je formais de pas dans cette voie d'exploration, plus je sentais se corroborer en mon esprit cette idée, depuis si longtemps préconçue. J'avais présents à la pensée des noms antiques, devenus chers à mes études, entre autres ceux de *Munatius-Plancus*, de *Martinus*, de *Pompée*, de *Campanus*, de *Paternus*, de *Metellus*, de *Pétrone*, de *Veranius*, etc., etc.; j'interrogeais les pierres monumentales, pour apprendre de leurs nouvelles. Je désirais savoir d'où nous était venue cette légion africaine à laquelle nos provinces ont dû l'introduction du culte d'Isis, d'Osiris, de Sérapis et d'Esculape; et je ne puis douter maintenant d'avoir reconnu les traces du passage des soldats du Nil, aux débris qu'ont laissés sur le sol les images de leurs divinités. Je crois avoir trouvé ce point de départ, c'est *Pompeia*.

C'est en effet à Pompéi, dans cette cité archéologique, où le premier siècle de notre ère est resté, pour ainsi dire, enchâssé dans la cendre du Vésuve, que je vois établie la maison Pansa, d'où était sorti *Lucius-Munatius-Plancus*, ce fondateur de la colonie de *Lugdunum* et de celle d'*Augusta Rauracorum*; qui nous a envoyé, dans le haut Jura, un détachement

tics et pièces n'ont pu être lues à la séance publique et ne l'ont été qu'à la séance particulière suivante. Nous croyons néanmoins devoir insérer ensemble les unes et les autres, afin de ne pas intervertir l'ordre naturel qui doit régner entre les différents genres de composition.

notable de vétérans de l'armée d'Egypte. La curiosité me fit entrer, le 1^{er} octobre 1843, chez l'édile Pansa, dans la demeure la plus vaste et la plus régulière de la ville; mais où la fameuse inscription *hic habitat felicitas*; accompagnée d'un emblème très-indécent, ne m'a pas trop édifié. Ensuite, je vis, sur le forum civil, la base qui avait supporté la statue en bronze de Pansa, parmi celles de Salluste, de Ruffus et d'autres illustres citoyens de la colonie pompéienne. Ailleurs, sur la voie des tombeaux, à l'entrée de la ville, je m'étais déjà arrêté à contempler le monument sépulcral érigé par Nevoléia-Tiché à son infortuné mari *Caius-Munatius-Faustus* ou *Plautus*, frère de *Munatius-Plancus*. Il avait mérité les honneurs du *bisellum*, décernés par les décurions. Proscrit par les triumvirs, forcé de se cacher, il fut découvert à Salerne, ville voisine de Pompéi, à l'odeur des parfums qu'il laissait après lui. Il eût pu cependant échapper aux satellites du triumvirat, si, par générosité de cœur, il ne se fût livré lui-même, afin qu'on ne tourmentât pas plus longtemps ses fidèles esclaves, décidés à mourir pour lui. Le plus beau trait de sa vie fut sa mort. — Il a existé à Pompeia un *C.-Cuspius-C.-F. Pansa*, père, pontife augustal et duumvir de la colonie; mais je n'ai pu savoir ce qu'il était aux précédents.

Tous ces noms et surnoms de *Plotius*, de *Plancus* et de *Pansa* sont synonymes : ils nous apprennent que les sujets de cette race avaient les pieds plats comme des planches, des pieds larges, des pieds à dormir debout. Le sobriquet frise le ridicule; mais les Romains

ne tenaient pas essentiellement à se ménager entre eux sur leurs défauts personnels. La conduite politique de *Lucius-Munatius-Plancus* a même donné lieu à une locution proverbiale qui ne paraît pas avoir d'autre origine. Le public ayant fait un reproche à ce général d'avoir successivement passé de César à Pompée, et de Marc-Antoine à Octave, avec toute la souplesse d'un bas courtisan, s'est toujours souvenu de lui, quand il a voulu dès-lors caractériser un adulateur; aujourd'hui encore il traduit le nom de *Plancus* en français, et il dit: c'est un *pied plat*.

Lucius-Munatius-Piedplat, né vers l'an de Rome 680, c'est-à-dire 73 ans avant l'ère vulgaire, est mort peu après 765. Il avait fait ses premières armes sous Jules-César en Afrique, dans la guerre de César contre Scipion, beau-père de Pompée, contre Caton et contre Juba, roi de Mauritanie. De ces campagnes date probablement le transport des soldats africains en Italie et dans la Gaule méridionale, où ils ont frappé une médaille commémorative de leur patrie, dans cette pièce de bronze de la colonie de Nîmes, qui représente le crocodile sous un palmier. *Munatius* soumit les Rhétiens révoltés à l'empire du Capitole, 43 ans avant notre ère; et vers la 22^e année, il fonda la colonie de Lugdunum sur les hauteurs de Fourvières et de Saint-Just. Ce fut *Munatius-Piedplat* qui, pour se réconcilier avec Octave, inventa, au profit du vainqueur de Pompée, le surnom d'*Auguste*, dont on a fait le plus haut titre de la puissance impériale. Il ne se borna pas à faire décerner le nom d'*Auguste* à la personne, il l'appliqua partout où il exerçait de l'au-

torité, aux cités, aux bourgs, aux temples, aux dieux même. A cette époque, sa colonie de Bénévent fut appelée *Colonia Augusta*; le panthéon de Pompeia fut dédié à Auguste; celui de Lyon fut placé sous l'invocation de Rome et d'Auguste; les Alpes eurent une *Augusta Prætoria*; les rives du Rhône, entre l'Allobrogie et le Valromey, un *Augustum*; les bords de notre lac d'Antre, un temple *Marti Augusto*; l'amphithéâtre de Besançon fut sous les auspices de Rome et d'Auguste; et la colonie des environs de Bâle se décora du titre d'*Augusta Rauracorum*.

On ne trouve pas le tombeau de *Munatius-Plancus* à côté de ceux de ses parents à Pompéi; il se conserve admirablement à Gaëte, sous le nom de *Torre Orlando*. La gloire, toute française, du plus renommé de nos paladins est aussi chère aux imaginations italiennes qu'aux nôtres: elles aiment à lui consacrer tout ce qui est grand. A Gaëte, on n'a pas craint de déposséder *Munatius* de sa magnifique sépulture, pour en faire gratuitement la dédicace au héros de la table ronde. En vain les mânes du colonisateur en murmurent-elles dans les touffes de verdure qui s'attachent à ce monument funèbre, notre chevalier en a pris possession, et le sépulcre romain a perdu sa destination par l'effet d'une substitution injuste, mais déjà consacrée par les siècles. Telle est, en Italie, la puissance du nom. Une gloire fabuleuse y fait oublier les services réels. Au reste, un peu partout

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges

En présence du mausolée guerrier de *Munatius-Plancus*, je me demandais si ce général avait voulu être inhumé au port d'où serait sorti sa colonie égyptienne et campano-latine. Gaëte occupe en effet le point intermédiaire entre la Campanie et le *Latium*, deux pays qui ont fourni leur contingent de colons à nos contrées ; c'est ce que nous démontrerons sans doute, en poursuivant le cours de nos investigations. Avant tout, nous pouvons déjà prévenir le lecteur qu'il trouvera le plus grand nombre du côté de Naples.

Revenons à Pompéi. Il est assez évident, ou que le nom du lieu vient d'un nom d'homme, ou que le nom de *Pompée* vient de *Pompeia*. On a lu sur une affiche, à Pompéi, que *Cneius-Pompeius-Diogènes* devait louer, aux calendes de juillet, l'étage supérieur de sa maison ; c'est une preuve assez palpable de la présence de la famille *Pompeia* dans une ville du même nom. Au reste, le cap de Misène n'est pas si loin ; on peut, de Pompéi, voir, par-delà le golfe de Naples, la maison de campagne et les jardins délicieux du grand Pompée, voisins de l'enfer d'Homère et des Champs-Élysées de Virgile. Après cela, le nom de Pompée, apporté dans les Gaules par cet homme illustre, par ses affranchis et par sa postérité, a littéralement couvert la carte monumentale du midi de la France, jusqu'à venir se placer sur un piédestal à notre ville de Mauriana, avec celui de *Campanus*, qui marque une origine campanienne.

Deux fois le nom de *Camp*, abrégé de *Campania*, se montre dans les inscriptions de Gaëte : nous pouvons bien nous persuader que les personnages qui ont

pris, chez nous, le nom ou le surnom de *Campanus* l'avaient apporté de la Campanie. Le nombre en est infini dans la province romaine.

C'est ainsi que *Latinius* indique l'homme originaire du *Latium*. Des *Latinis* ont vécu à Lyon et à *Latinia-cum* (Lagneux en Bugey), ainsi qu'à notre Mauriana.

Paternus, dont le nom paraît deux fois sur les bords du lac d'Antre, une fois à Arinthod, une fois également à Pierre-Pertuis, et plusieurs fois dans la province romaine, a joué un rôle important en Séquanie. N'aurait-il pas laissé son nom à plusieurs lieux de la péninsule italique ? D'abord à *Serra di Paterno*, qui n'est pas éloignée, au sud-est, de la ville de Pompéi ; ensuite à *Paderno*, situé sur le lac Célano, enfin à la *torre Paterno* des rives du *Latium*, où probablement *Paternus* aura reçu les honneurs d'une sépulture distinguée, comme *Munatius* à la tour de Gaète.

On remarque en effet que les sépultures des personnages notables, surtout des hommes de guerre, affectaient la forme d'une tour. Nous en avons vu un autre exemple à la porte Capena de Rome, où s'élève encore le mausolée turriforme des *Metelli*. Je ne cite ce dernier tombeau que pour avoir occasion de rappeler le *Petronius-Metellus* de l'inscription *Marti Augusto* de la rive du lac d'Antre, et pour dire un mot de la famille sabine des *Pétrone*. Elle était antique et consulaire ; elle a bien pu former des établissements dans la Campanie ; car, à en juger du moins par la satire de *Pétrone*, on s'aperçoit que souvent le lieu de la scène est sous le ciel de Naples. Un *Caius Petronius* avait été gouverneur de l'Égypte pour les

Romains, 22 ans avant l'ère vulgaire, vers le temps où *Munatius-Plancus* fondait la colonie de Lyon. Deux des siens ont bien pu être mis à la tête d'une légion égyptienne ; et ce serait une raison de supposer que *Q. Petronius-Metellus* et *M. Petronius-Magnus*, avec les soldats du Nil (*cum militibus Niliacis*) avaient dû sortir avec eux des rives de la Campanie, pour venir dans les Gaules. où ces étrangers ont apporté leur culte, savoir: celui d'Isis et de Sérapis à Nîmes ; celui d'Esculape (*Egyptiacum Æsculapii simulacrum*) à Arles ; celui d'Osiris à Carpentras ; celui d'Isis à Cularo (Grenoble), et leurs idoles d'Osiris et de Jupiter Ammon dans le haut Jura. N'omettons pas de dire que Pompeia avait son temple d'Isis ; que Pouzole en avait érigé un à Sérapis ; et que Gaète a elle-même une place *di Serapo*, qui atteste une dévotion pareille.

Ce *Q. Petronius-Metellus* était-il le même qu'un *Q. Petronius*, préfet de la 4^e cohorte des Gaules, qui figure dans une inscription découverte au nord de la Grande-Bretagne, avec *Q.-F. Fab. Urbicus* ? C'est très-probable, car son adjonction avec un *Urbicus* nous en avertit. *Urbicus* n'était pas moins connu à la Séquanie qu'à Rome. on lisait son nom sur deux monuments volifs du temple de Rome et d'Auguste à Lyon, à côté de celui de *Martinus*, prêtre de Jon et de Ségomon dans la province des Séquanes, *in civitate Sequanorum*.

Quant au *Martinus* pontife séquanien, nous ferons remarquer que son nom n'était pas étranger aux environs de Pompeia, puisqu'on lit au port de Naples

celui de *Martina* sur un cippe funéraire. Une autre *Martina* et un *Martinus* ont apporté ces noms à la colonisation de Lugdunum et du Valromey, même à la ville séquanienne qu'a remplacée notre village de Taveau.

Il me reste à indiquer aussi la provenance du nom de *Veranius*, que je découvris un jour sur un stylobate ou sur un autel, au bord du lac d'Antre, et que je reconnus dans la dénomination de *Château Verain*, donnée à des maisons peu distantes de ce lac. On trouve au royaume de Naples, sur la route de Capoue à Vénafre, un lieu nommé *Vairano*, et la *Pietra Vairano* non loin de-là. Je ne saurais douter que le *Veranus* qui s'est distingué dans les premiers temps du christianisme à Lyon, ne fût de la même famille ; comme je ne doute pas non plus que les *Jannuarii* (les Janvier) de Lyon, du Bugey, du département des Basses-Alpes et du haut Jura, ne soient de la même race que le *Januarius* de Pompéi, et le saint *Janvier* de Pouzzole, martyrisé à Naples, ou de Naples martyrisé à Pouzzole.

Peut-être y ajouterais-je, avec quelque certitude, une foule d'autres noms antiques qui sont communs aux pays que nous comparons ; mais il faut une fois se borner, lors même qu'on a encore des choses essentielles à signaler, pour corroborer des convictions. Sans celle-là qui nous retient, nous dirions que Pompeia nous a envoyé ses *Ruffus* qu'on retrouve à Lyon et dans le Bugey ; que ses *Restitutus* et ses *Marcellus* sont venus se fixer à Lyon ; que les *Modestus* de Pompeia et du cap de Misène se reproduisent dans

le bas Bugey ; que les *Félix* de Pompeia et de Cumes se retrouvent à Lugdunum ; que Naples a envoyé des *Valerius* et des *Stacius* dans la Savoie ; que Capoue a donné ses *Cornelius* à Lyon ; et que Gaëte a procuré au Bourget, de l'ancienne province romaine allobroquique, ses *Capitoni*.

Après cela, nous ne serons pas étonnés de rencontrer dans le midi de la Gaule une foule de noms grecs, puisque la Grande-Grèce, dont la Campanie faisait la partie la plus illustre, a fourni tant de sujets à nos colonies ! Tels sont : *Nicé*, *Thémis*, *Agathe*, *Symphorose*, *Protis*, *Epaphore* et *Daphné*, aux Basses-Alpes ; *Amphim*, à Genève ; *Athénagore*, *Hermès*, *Calimorphus*, *Tiché*, *Dionysios*, *Helpis*, *Télesphore*, *Méléagre*, *Pallas*, *Atrophile*, *Egnatius*, *Eutychianus*, *Nicénos*, *Callistes*, *Theagènes*, *Eucarpus*, *Polycarpe*, *Epicarpia* et *Ireneus*, si célèbre à Lyon.

NOTICE

Sur la fondation du hameau de Châtel.

L'église de Châtel portait le nom d'église de *Chevre*l dans le dixième siècle ; mais plus tard, et probablement après la construction du château fort de Chevreau, on l'appela *église de Châtel-Chevre*l aux 13^e, 14^e, 15^e, 16^e et 17^e siècles ; enfin, dès ce dernier siècle, on l'a simplement nommée *église de Châtel*.

On peut tenir pour certain que cette église est une des plus anciennes du pays. Pour le prouver, je ne répèterai pas tout ce que j'en ai écrit ailleurs (1). Je

(1) *Hist. de Gigny*, page 440.

ne rappellerai pas, notamment, la tradition d'après laquelle cette église aurait été détruite en 408, lors de l'irruption des Vandales dans les Gaules, et aurait été reconstruite en 810; ni celle qui porte que, dans les premiers temps du christianisme, elle était paroissiale de tout le voisinage ainsi que de la plaine inférieure de la Bresse, et qu'on y allumait un grand feu, pour avertir les populations éloignées de la célébration du saint sacrifice. Je ne reparlerai pas non plus d'une charte de l'abbaye de Gigny, qui constate son existence en 974, ni d'un chiffre de 1023 qu'on lit sur un de ses piliers. Mais je mentionnerai ici la figure d'un poisson qui se trouve aussi sculptée sur un autre des piliers. En effet, cette figure symbolique remonte au 2^e ou 3^e siècle, auparavant que l'empereur Constantin eût embrassé et proclamé la religion chrétienne. A cette époque, le culte du Christ était secret, et ses sectateurs, n'osant pas en nommer l'objet, le désignaient sous l'emblème d'un poisson et l'appelaient *Ichthus* (ΙΧΘΥΣ), mot grec qui signifie poisson, et dont chaque lettre est l'initiale des mots *Jesus-Christus Dei Filius Salvator*. La chose est devenue plus évidente que jamais, depuis qu'on a découvert à Autun, en 1839, une inscription acrostichique en vers grecs du 2^e ou 3^e siècle, laquelle a donné lieu aux savantes dissertations qu'ont publiées le jésuite *J.-P. Secchi* à Rome, le professeur *J. Franz* à Berlin, et notre compatriote dom *J.-P. Pitra*, bénédictin à Solesme. J'ajouterai seulement que ces écrivains si érudits n'auraient pas dû omettre que *Plutarque* rapporte déjà, au commencement du 2^e siècle, que les Syriens ado-

raient le poisson comme Dieu, ce qui a sans doute rapport au culte des premiers chrétiens de l'Orient persécutés. Je dirai aussi que, dans notre voisinage, la porte de l'église de Nantua offre une Cène sculptée en relief, où le douzième apôtre de J.-C. tient un poisson à la main.

Une autre preuve de l'antiquité de l'église de Châtel, c'est son isolement au pic d'une montagne de 445 mètres de hauteur, loin de toute habitation. On observe que la plupart des anciennes églises de nos contrées se trouvent aussi construites solitairement, comme celles de Branges, Champagna, St-Crhistophe-en-Bresse, Coldre, Denezières, Graye, Laives, Saint-Laurent-la-Roche, Loyon, Maynal, etc., etc. L'isolement de celle de Châtel diminua un peu dès la fin du dixième siècle, parce que l'abbaye de Gigny en étant devenue propriétaire, y établit un prieuré, et y fit résider dès-lors un prieur rural, avec quelques religieux, pour la desserte de cette grande paroisse et pour la culture des terres voisines. Cependant, cette obédience ou petit monastère ayant été réunie, dès 1315 environ, à l'office de grand-chambrier de Gigny, il n'y eut plus de prieur résidant, et l'isolement recommença plus ou moins. Mais, en 1431, « Le vénérable frère, Guy
« de *Lestzon*, grand-chambrier, considérant l'utilité
« et profit de son prioré de Châtel-Chevrel, unit ca-
« noniquement à son office, abbergea et concéda à
« perpétuité à Pierre *Pyat* de Seizéria (aujourd'hui
« *Aizeray*), en la paroisse de Bruailles, et à Jeannette
« sa femme, tout le meix de son prioré, tant en mai-
« sons ou chezeaux, qu'en terres cultivées ou incultes,

« près, vignes, bois, eaux, décours d'eaux, ou autres
« possessions quelconques, ne se réservant que la mai-
« son propre de son prioré » (située probablement au
village même de Gizia).

Cet abbergeage ou acensement fut consenti moyennant une cense ou rente annuelle et perpétuelle de quatre florins d'or, quatre quartaux de froment, quatre quartaux d'avoine à la mesure de Chevreau, deux pintes d'huile et une geline ; ladite rente déclarée indivisible et portant lods, vendes, seigneurie et droit de retenue. Outre la constitution de cette redevance, l'abbergataire, ne faisant pas autant de cas de la liberté qu'on en fait de nos jours, l'aliéna à perpétuité, comme on a vu qu'ont fait les fondateurs du Bois-du-Ban. Il se donna donc et se constitua, lui et ses enfants nés et à naître, *hommes* (mainmortables) du grand-chambrier prieur de Châtel et de ses successeurs au prieuré, et de telle condition que les hommes de la terre de Gigny à l'égard de leur seigneur.

Telle fut l'origine du village situé à l'orient de l'église de Châtel-Chevrel, lequel prit dès-lors le nom de *Meix-Pyat*. La famille de l'abbergataire se multiplia, et deux siècles après, quelques membres portant son nom vivaient encore à Châtel, d'autres à Gizia et à Cousance, et l'un d'eux était notaire à Chevreau. Mais la plus grande partie des fonds du Meix se trouvaient entre les mains d'individus d'un autre nom, habitant à Gizia, au Chanelet et à la Biolée. Un dénombrement de ce Meix, fourni en 1621, y constata cinq maisons couvertes en lozes, quatre autres en paille, avec quatre chezeaux ; plus 200 mesures de terre, 27 ouvrées de

vignes et quatre soylures de pré. Ce dernier portait le nom de *Pré-Pyat*, et une terre celui de *Champ-Pyat*.

A cette même époque, les ténementiers du Meix-Pyat, ne servant pas la cense, il y avait plus de cinq ans, furent traduits en justice, pour être condamnés à déguerpir, ou à payer les arriérés et à faire une nouvelle reconnaissance, sous la condition mainmortable. Mais il fut prononcé qu'ils paieraient seulement les arrérages de la cense, et qu'ils renouvelleraient le titre, sous condition de franchise. Cette sentence partielle du lieutenant-général d'Orgelet, *Anatoile Vuillemot*, prouve, comme tant d'autres, que les jugements des hommes sont bien incertains. En effet, il était de toute évidence que les ténementiers du Meix-Pyat devaient être déclarés mainmortables, puisque les habitants de la terre de Gigny, c'est-à-dire, de Charnay, Cropet, Graye, Louvenne, Monnetay, Montrevel, Morges, la Pérouse et le Villars l'étaient et l'ont été jusqu'à la fin du régime féodal. Ceux du bourg de Gigny seulement avaient été reconnus, en 1517, francs d'ancienneté.

Depuis l'année 1621, et quoique la révolution de 1789 ait libéré les habitants de toutes leurs charges et redevances anciennes, le village de Châtel a déchu, et ne consiste actuellement qu'en sept ménages composés d'environ 30 malheureux individus. L'antique église, mère de celles de la Chapelle-Naude, de Coussance, Sainte-Croix, Cuisia, Digna, Dompmartin, Fronteneau, Rosay et Varennes, est devenue une simple chapelle, depuis qu'une église nouvelle a été érigée à

Gizia, il y a quelques années, laquelle pourtant on a eu le bon esprit de placer sous le vocable de saint-Etienne, premier martyr, en[souvenir de celle qu'elle a remplacée. Néanmoins, il est à croire que ce village ne tardera pas à recouvrer quelque prospérité, à cause de l'établissement, qui s'y forme depuis deux ans, d'une école normale pour les *sœurs de la Présentation*, dévouées à l'instruction des enfants, et dont la maison mère est à Chagny, gros bourg entre Beaune et Chalon. Ces saintes filles, au nombre de 30 à 40, chanteront les louanges de Dieu, pendant leur noviciat, sous les mêmes voûtes qui retentissaient jadis à la voix des moines de St-Benoît.

A St-Etienne-en-Bresse, le 14 décembre 1852.

GASPARD.

Le mémoire de M. l'avocat Oudet, ancien président de chambre près le tribunal de Dijon, n'a pas été lu à la séance publique, l'auteur n'ayant pu l'envoyer à la société que dans le courant du mois de janvier; nous en donnons le texte d'après son manuscrit.

NOTICE

SUR L'ÉGLISE DE MAYNAL

Et sur le saint patron sous l'invocation duquel elle est actuellement placée.

L'église de Maynal est située sur un plateau assez élevé, faisant partie de la montagne qui, du côté de l'orient, domine le village. De ce point, la vue s'étend

sur la grande plaine dans laquelle coulent la Saône et ses affluents, jusqu'aux montagnes des départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire.

A quelle époque remonte l'érection de cette église paroissiale ?

Il nous est impossible de résoudre cette question d'une manière précise; mais les documents que nous possédons nous permettent d'affirmer que cette église est fort ancienne : c'est en faisant des recherches sur son saint patron, que cette ancienneté nous est apparue.

Ce patron est nommé, dans les actes des 17^e et 18^e siècles, *Cloud*, *Cloux* ou *Clou*, et ce nom a été généralement adopté par les habitants de la contrée et des contrées voisines ; il est honoré comme ayant souffert le martyr, pour n'avoir voulu renoncer à sa foi en J.-C. Cependant, aucun martyrologe, aucune Vie des saints ne fait mention d'un St-Clou, martyr.

M. Benoît Gaspard, curé de Maynal depuis 1774 jusqu'à l'époque où il refusa le serment qu'exigeait la constitution civile du clergé de 1791, avait recueilli je ne sais où que le patron de son église était un saint Claude; il est à croire qu'il avait lu, dans quelques anciennes Vies des saints, une note placée à la suite de la vie de saint Claude, archevêque de Besançon, et qui est conçue à peu près en ces termes : « Plusieurs ont cru, sur l'autorité du pape saint Léon IX, que saint Claude n'avait point été inhumé à Condat, mais qu'il avait été transporté à Meynant, prieuré dépendant de l'abbaye de Gigny, au doyenné de Lons-le-Saunier. C'est une erreur. Ils'agit d'un autre saint Claude dont on célébrait la fête longtemps avant celle du saint évêque de Besan-

çon. » En marge se trouvait un renvoi au grand ouvrage intitulé *Acta sanctorum*.

Dans l'édition de cet ouvrage hagiologique imprimée en 1685, à Anvers, chez Henri Thieullier, et au tome 1^{er} du mois de juin, à la suite de la vie de saint Claude, archevêque de Besançon, on trouve une longue dissertation, dans laquelle est transcrite une partie du texte d'une bulle du pape saint Léon IX, du 16^e des calendes de décembre de l'an 1049, et l'an premier de son pontificat.

Par cette bulle, le pape, en confirmant au profit d'Hugues 1^{er}, archevêque de Besançon, sa propriété des biens formant la dotation de son siège métropolitain, dénomme la terre dite *Metenaco*, avec toutes ses dépendances, vignes, champs, sujets mainmortables de l'un et de l'autre sexe, les bois et l'église du même lieu, dans laquelle repose saint Claude, avec toutes ses dîmes (*Cortem de Metenaco, cum omnibus pertinente, Vincis, campis, servis et ancillis, ecclesiam quidem loci in qua requiescit sanctus Claudus, cum omnibus decimis.*)

Les biens considérables que possédait cette église se trouvaient alors dans les mains de deux usurpateurs, nommés, l'un Geoffroy, et l'autre Leutalde, qui étaient sans doute des hommes assez puissants pour s'emparer ainsi des biens qui appartenaient à l'archevêque. Le pape les avait excommuniés au concile de Rheims, et pour les déterminer à restituer les biens qu'ils détenaient injustement, il ajoute son anathème à cette excommunication. (*Hanc cortem, dit la bulle, injuste tenentes quosdam Goffridum nec non Leutaldum, com-*

plices quoque eorum, in remensi synodo excommunicavimus, et ut modò cessent, anathema nostrum superponimus. (1)

La même dissertation nous apprend que la terre de Metenaco, ainsi que son église, furent données par Hugues I^{er}, en 1055, à l'église de St-Etienne de Besançon, qu'il avait fait réparer (*Eandem Hugo archiepiscopus, anno 1055, ecclesiæ sancti Stéphani à se redintegratæ concessit cùm prius fuisset de dominio archiepiscopi.*) Cette église de St-Etienne possédait encore l'église de Maynal et les biens qui en dépendaient en 1148, puisqu'elle est comprise par le pape Eugène III, le 13^e des calendes de juin de ladite année, dans les biens qui appartenaient à cette même église. Ce ne fut qu'après 1148, ainsi qu'on l'exprime dans la dissertation dont il s'agit, qu'elle fut donnée, du consentement de l'archevêque, par le chapitre de St-Etienne au monastère de bénédictins fondé à Gigny, et unie à l'office d'aumônier. On voit, dans l'*Histoire de l'abbaye de Gigny*, par M. Gaspard, qu'en 1336, l'aumônier de l'abbaye de Gigny se qualifiait prieur de *Mainay*, et depuis cette époque, tous les aumôniers

(1) Saint Léon IX fut très-zélé pour faire restituer les biens des églises, et ce fut principalement au concile de Rheims qu'il fit des ordonnances sur ce sujet important. On lit dans le 2^e volume de l'*Abrégé des annales ecclésiastiques du cardinal Baronius*, par Henri de Sponde, évêque de Pamiers, page 665: Nous apprenons par les canons de ce même concile, ce qu'il fit touchant l'hérésie de la simonie, des charges ecclésiastiques et des autels détenus pour les laïcs, et des coutumes dépravées... des rapines et injustes captures des pauvres... et on fulmina anathème contre tout cela, et aussi contre plusieurs évêques et comtes qui en étaient infectés.

de Gigny ont été prieurs de Maynal, jusqu'à la suppression des établissements religieux de cette nature.

Nous avons vu que les biens appartenant à l'église de Maynal étaient, en 1049, injustement possédés par deux usurpateurs excommuniés et anathématisés par le pape saint Léon IX, et que leurs complices furent frappés des mêmes excommunication et anathème. Nous l'avons déjà dit, ces deux déprédateurs des propriétés, appartenant à un siège métropolitain, devaient être des hommes très-puissants. Peut-être, par de plus amples recherches, découvririons-nous dans les familles féodales de la province ou des provinces voisines, les personnages nommés Leutalde et Geoffroy (*Goffridus, Leutaldus*) dans la bulle de saint Léon; mais cette découverte n'ajouterait rien à l'authenticité de ce monument historique, et qui se trouve d'ailleurs en parfaite harmonie avec les peines canoniques prononcées, contre les comtes spoliateurs et même des évêques coupables de simonie, par le concile de Rheims, comme aussi avec les désordres et l'anarchie qui signalent cette époque de notre histoire, où les comtes et les marquis cherchent à consolider l'hérédité de leurs titres et de leurs bénéfices par l'empire de la force matérielle.

Quoi qu'il en soit, il est plus que probable que, notwithstanding l'excommunication et l'anathème, la restitution ne fut pas complète; il y eut transaction. L'église avait des armes spirituelles, mais elle fut souvent obligée de recourir à la protection de ceux qui pouvaient disposer des armes temporelles, en cédant ordinairement, sous le titre d'inféodation, une partie de ses biens, pour s'assurer la libre possession de ceux

qu'elle conservait. Ainsi, la bulle de 1049 reconnaît comme dépendance de la terre de Maynal, appartenant à l'archevêque de Besançon, la perception de toutes les dîmes (*cum omnibus decimis*), et il est constant que l'aumônier de Gigny, prieur et curé primitif de l'église, ainsi que le curé qui était chargé de l'administration de cette paroisse, ne percevaient qu'une portion de ces mêmes dîmes. D'autres concessions furent sans doute faites aux usurpateurs. Il y avait un château à Maynal, et le seigneur, quoiqu'exerçant la haute justice, et ayant fourches patibulaires et carcan, reconnaissait pour suzerain le seigneur de St-Laurent, qui anciennement était de la maison d'Antigny, branche de la puissante maison de Vienne, et qui plus tard passa aux princes de Châlon.

Lorsque les seigneurs de St-Laurent inféodèrent la seigneurie de Maynal, ils se réservèrent, pour marque de leur suzeraineté, le droit de garde à Maynal, et spécialement la garde du pré du Breuil, qui appartenait au prieuré, avec pouvoir d'y faire tenir les assises et d'y percevoir des amendes, le tout pendant trois jours seulement, savoir : la veille, le jour et le lendemain de l'Ascension.

M. Gaspard nous apprend que le prieur de Maynal avait le patronage de l'église dudit lieu, de celles de Beaufort et de Flacey, deux paroisses contiguës à la paroisse de Maynal; qu'il avait, par suite, la nomination des curés de ces trois paroisses, et qu'il percevait des dîmes sur chacune d'elles.

Les bâtiments du prieuré, vendus en 1791, existent encore à côté de l'église, tels qu'ils étaient lors de la

vente. Il y a une vaste cour fermée ; la porte d'entrée est dans une tour carrée qui, avant la révolution, était surmontée de deux girouettes, signe de la puissance féodale du prieur. Les armes de cette seigneurie particulière étaient taillées en relief dans une pierre placée au-dessus de la porte; elles ont été mutilées pendant la révolution. Le prieur avait la moyenne et basse justice sur une partie du territoire. Une portion assez considérable du village, appelée chez les Buchot, était occupée par les sujets mainmortables du prieuré. Ils furent affranchis, moyennant diverses redevances, par un traité du 26 novembre 1611, passé dans la maison prieurale, devant les notaires Buchot, Pagot et Brégaud; il fut précédé d'une délibération capitulaire et d'une autorisation de Fernand de Longwy, dit de Rye, archevêque de Besançon, et prieur commandataire du prieuré de St-Pierre de Gigny, donnée en son château de Vuillersfans, le 2 septembre. Il fut suivi d'une approbation de Claude de Guise, abbé et chef général de tout l'ordre de Cluny, donnée en son château de Lodon, le 3 mars 1612; et enfin d'une homologation par Jacques Mercier, docteur ès-droits, lieutenant-général au bailliage d'aval, siège et ressort de Montmorot, le 6 avril 1612.

Les habitudes populaires subsistent souvent après que la cause de leur existence a cessé. J'ai vu les filles du quartier des Buchot revenir coucher chez leurs parents, le premier jour de leurs noces. Elles n'allaient habiter chez leur mari que le lendemain. Elles remplissaient ainsi, sans s'en douter, un devoir féodal auquel elles n'étaient plus soumises depuis l'af-

franchissement de 1610. L'art. 8 du titre de la mainmorte, qui est le 15^e des coutumes générales de la Franche-Comté, dispose en ces termes : « En lieu de
« mainmorte, la fille mariée, en son partage, peut
« retourner pour avoir et recouvrer son partage ou
« provision des biens de père ou de mère, pourvu
« qu'elle retourne gésir la première nuit de ses noces.
« en son meix et héritage. »

Le prieuré avait, outre les cens et autres redevances, cinq hectares de vigne, en deux clos, dont l'un existait à côté du prieuré, deux hectares de pré au pré du Breuil, et un bois sur la montagne.

Nous avons cru devoir rapporter, sans interruption, les différentes translations de l'église de Maynal et des propriétés qui en dépendaient. Nous allons revenir à la dissertation insérée dans l'ouvrage *Acta sanctorum*.

La bulle de saint Léon confirmait Hugues I^{er} dans la propriété d'une terre ayant des serfs, des champs, des prés, des vignes, des bois; elle était appelée *Metencum*, et dans son église reposait un saint du nom de Claude (*Claudus*). Où était cette église ? On fouilla dans les anciens catalogues des bénéfices ecclésiastiques du diocèse de Besançon, et on trouva dans l'un d'eux la mention du prieuré et de l'église de Meynau, dont le patron est un certain *saint Claude*. Cette église était dans le doyenné de Lons-le-Saunier, à la distance d'environ deux lieues du monastère de Gigny; son prieuré dépendait de ce monastère et entraît dans la dotation de l'aumônier. (*Reperio in catalogo beneficiorum bisuntinæ diocesis, sub decanatu Ledonensi, prioratum et ecclesiam de Meynau, cujus patronus*

quidam S. Claudius. Hoc tantum catalogus. Distat hic prioratus à Gigniâcensi monasterio cujus est membrum leucis horariis circiter duabus, et nunc unitus est officii elemosinarii Gigniâcensis.)

On a fait des recherches, on a demandé des renseignements aux habitants. Tout ce que l'on a obtenu d'eux, c'est que depuis les temps les plus reculés, on conservait dans leur église, et dans une châsse dorée, plusieurs ossements d'un corps humain qu'on tenait pour être ceux d'un certain Claude, martyr; qu'ils ne connaissaient pas le temps ni le lieu où il avait été martyrisé, ni même l'époque où ses reliques avaient été apportées à Maynal, mais qu'ils célébraient sa fête le dimanche qui suivait la nativité de saint Jean-Baptiste. (*Re diligenter perquisitâ ab indigenis, comperimus in ejus ecclesia ab antiquissimis temporibus in lipsanoteca deaurata post omnem memoriam asservari ossa quamplurima corporis humani quæ Claudii cujusdam martyris affirmant. Interrogati de die festo sui patroni, deque loco vel tempore martyrii aut translationis huic si ignorari profuitur; sed Claudium suum martyrem colere quotannis, dominicâ die quæ S. Joannis-Baptistæ sequitur nativitatem.*)

Ces renseignements, recueillis dans la paroisse de Maynal, étaient en harmonie avec l'énonciation de l'ancien catalogue du diocèse, que le patron de l'église était un saint du nom de Claude; on y trouvait en outre qu'il était honoré comme martyr, et que sa fête se célébrait le dimanche qui suivait celle de saint Jean-Baptiste, mais il n'en résultait aucune indica-

tion sur le lieu où ce saint Claude avait été martyrisé, ni sur l'époque de son martyre. Sur ces deux points importants, les auteurs de la dissertation s'égarent dans le vaste champ des conjectures, et ils adoptent, comme étant la conclusion la plus probable, à raison du peu d'éloignement des localités, que ce saint personnage pouvait être un des nombreux martyrs de la ville de Lyon. Nous devons être étonné que lorsque les habitants de la paroisse furent interrogés, ils ne parlèrent pas de la bannière qu'on porte à la tête des processions. Il est vrai que celle dont on se sert aujourd'hui n'existait pas encore, puisqu'elle ne date que de 1763 ; mais le tableau peint sur toile, encadré dans cette bannière, n'a pu être fait que sur une bannière plus ancienne. C'est là un monument traditionnel, et l'un des plus intéressants à consulter, quand on cherche quel est le patron de la paroisse de Maynal.

Le patron est peint en pied sur ce tableau, dans l'attitude d'un homme qui invoque le ciel; de l'un des angles du tableau partent des rayons de lumière, dirigés sur sa figure; il tient de la main droite un marteau, comme s'il était disposé à s'en servir immédiatement, et de la main gauche un ciseau; à côté de lui est un buste de la couleur du marbre blanc. Il est impossible, à la vue de ce tableau, de ne pas reconnaître qu'on a voulu peindre un sculpteur. Eh bien ! dans plusieurs Vies des saints, on trouve un saint Claude, sculpteur, martyrisé avec quatre autres artistes de la même profession, sous Dioclétien, pour avoir refusé de faire des statues de fausses divinités, et confessé leur foi en Jésus-Christ. On célébrait leur fête le même jour que celle des quatre couronnés, le 8 novembre.

Dans un ouvrage intitulé : *Usuardi martyrologium quo romana ecclesia ac permulæ aliae utuntur, cium additionibus ex martyrologis romanæ ecclesiæ et aliarum, potissimum Belgii, ex armatatione anctorum qui de sanctorum vitâ, confessione vel martyrio scripserunt. Opera Joannis molani lovaniensis, lovanii sacrae theologiæ professoris. Lavani, apud Hierossimum Willacum, sub signo diamanti. Anno 1573. On lit : 8 novembre. — Romæ. Via Lavicuna. Passio sanctorum martyrum Claudii, Nicostrati, Simphoriani, Castorii, atque Simplicii qui cum essunt insignes artifices et in lapidibus marmoris imagines sculpere super omnes artifices nossent, et quod falsos deos adorare renuerunt, primò in carcerem missi. deinde scorpionibus gravissime sunt caesi, sed cum a Christi fide mutari non possent, jussi sunt a Diocletiano, in medio mari precipites dari. De quinque martyribus et quatuor coronatis latius Beda et Ado ex eorum ms. gestis.*

On ne peut pas, d'après les documents ci-dessus cités, mettre en doute l'existence d'un martyr portant le nom de Claude ou en latin de *Claudus* ou *Claudius*, ce qui doit également se traduire en français par le nom de *Claude* ; il en résulte également la preuve que ce saint martyr était un sculpteur.

Comment son nom s'est-il altéré et changé en Clou, Cloud ou Cloux. Nous croyons que l'altération a commencé par le nom latin.

On lit dans un registre des actes de baptême, commencé en 1622, l'acte suivant : *Joannes filius Joannis Mical dit filot et Claudie Baidier ejus ex oris de*

Maynal baptizatus fuit die festo sancti Clodii vigesima nona junii 1636, et fuit patrinus, etc. Or, le 29 juin 1636 était le dimanche après la fête de saint Jean-Baptiste, jour où l'on a toujours célébré la fête de Maynal.

Une ordonnance du frère Reginaldus de Vaultx, humble provincial de l'ordre de la bienheureuse vierge Marie du Mont-Carmel, pour la province Narbonnaise, dont faisaient partie les duché et comté de Bourgogne, rendue à Lyon le 20 janvier 1649, dit : *Revalidamus, confirmamus, et si opus est de novo instituimus in ecclesia parochiali sancti Clodii de Ménal, diocesis bisuntinensis, in altari sanctæ Mariæ V. de Monte-Carmelo dicuto, etc.*

Une bulle du pape, donnée à Rome, le 7 avril 1748, confère à André Bachod le titre de curé de l'église *sancti Clodii* de Maynal, sur la résignation de François, Bachod.

Au bas d'un tableau qui forme le rétable de l'autel de la sainte Vierge, on lit l'inscription suivante dont nous conservons l'orthographe: « Le dix-huitième jour
« du mois d'avril 1624, la confrérie de Notre-Dame du
« Mont-Carmel, a été érigée en l'église porochiale de
« Monsieur St-Clod de Mainal, en l'honneur de laquelle les confrères d'icelle ont faict faire à leurs
« propres frais, le présent tableau, l'an 1626. »

Ainsi, dans la bulle de 1749, le saint dont les reliques reposent dans l'église de Maynal est nommé *Claudus*; dans l'ancien catalogue des bénéfices du diocèse de Besançon, ce même saint est nommé *Claudius*; l'un et l'autre de ces mots latins doit être, en

français, traduit par celui de *Claude*, mais en 1636, on n'écrivait plus ni *Claudus*, ni *Claudius*, mais bien *Clodius*. On retrouve ce dernier nom dans la bulle de 1748.

Il est à croire qu'en 1626 le nom du patron s'écrivait déjà en latin *Clodius*, et que l'auteur de l'inscription placée en cette même année au bas du tableau de la sainte Vierge, a cru pouvoir traduire ce mot latin par celui de *Clod*. Cependant, lors des recherches faites à Maynal sur le patron de la paroisse, par ceux qui ont concouru au grand ouvrage *Acta sanctorum*, on y savait que le patron était un certain saint Claude, martyr (*quidum sanctus Claudius*), mais on ne savait ni où il avait été martyrisé, ni l'époque de son martyre, ni celle de sa translation; en un mot, on ignorait absolument ses actes. Cette ignorance a contribué pour beaucoup, nous n'en doutons pas, à l'altération de son nom. Si on l'eût connu, on le lui eût conservé intact. A cette ignorance est venue se joindre la prononciation des habitants; dans leur patois, ils prononcent ainsi le nom de Claude, *Liaudou*, ne faisant pas sentir le *C*, qui commence le nom de Claude. Quant à leur patron, ils le nomment saint *Cliau*, en faisant à peine sentir le *C*. Il n'est pas étonnant que des curés et des vicaires, se succédant dans l'administration de la paroisse, et ne sachant rien de l'histoire du patron de leur église, l'entendant appeler *Cliaud*, nom qui dans ce patois s'applique aux clous que fabriquent les cloutiers, aient nommé ce patron *Clou*, *Cloud* ou *Cloux*.

Les reliques de ce saint existaient, d'après la dissertation des auteurs d'*Acta sanctorum*, depuis un temps qui surpassait la mémoire des hommes vivant alors,

dans une vieille châsse dorée. Cette châsse subsiste encore. Elle était en état de ruine en 1691. A cette époque, noble et révérend sieur *Messire Eleonord de Belot*, grand prieur de la royale abbaye de Gigny, et en qualité d'aumônier de ladite abbaye, prieur de *Mesnal* et curé primitif de l'église dudit lieu, supplie l'illustrissime et révérendissime archevêque de *Besançon*, prince du saint Empire, de lui permettre de tirer d'une vieille châsse mal ornée les reliques de saint *Cloux*, patron de ladite église, pour les y replacer après que ladite châsse sera dorée, et en l'état qu'il prétend la mettre. Cette permission fut accordée le 15 avril 1691. — M. *Besançon*, curé actuel de *Maynal*, a fait dorer de nouveau cette même châsse très-vermoulue. Elle a une hauteur de 839 millimètres, ou deux pieds sept pouces ; elle a une largeur de la même dimension ; sa profondeur est de 325 millimètres, ou un pied. Elle est ornée de huit niches en ogive, dont trois sur chacun des grands côtés, et deux sur chacun des petits côtés. Chacune de ces niches contient une statuette. On reconnaît aisément celles de la sainte Vierge, du saint patron, de saint Antoine, de saint André, de saint Jean l'évangéliste et de sainte Barbe ; on ne connaît pas les personnages qu'on a voulu représenter par les deux autres statuettes, dont l'une est un militaire, coiffé d'un casque et appuyé sur une longue épée. Cette châsse est solennellement portée en procession, par quatre jeunes gens, le jour de la fête patronale et le jour de l'octave de cette fête ; elle est exposée, pendant toute la durée de cette octave, encore aujourd'hui, et beaucoup plus autrefois. Il n'était point de mère qui

ne fit passer son nouveau-né sous la châsse, pour le faire croître en force et en sagesse. Nous avons lu dans plusieurs actes de baptême, sur l'ancien registre dont nous avons parlé, qu'on dédiait l'enfant à saint Claude (*dicatus ou dicata sancto Claudio*). Nous ne doutons pas que ce ne fût au patron de la paroisse, qui y était bien plus anciennement connu que saint Claude, archevêque de Besançon, dont le culte n'a été établi dans le diocèse qu'au commencement du 15^e siècle.

Terminons ce qui se rapporte au patron de notre église. Il n'y a point de saint Clou, martyr et sculpteur, mais il y a un saint Claude, martyr, et qui était sculpteur. Le patron de l'église est nommé *Claudius* dans la bulle de 1049, *Claudius* dans un ancien catalogue des églises du diocèse de Besançon, *Clodius* dans les anciens registres de baptême et dans une bulle de 1748 ; il est sculpteur. Nous croyons qu'on ne peut pas douter sérieusement de l'identité de ce patron avec saint Claude, sculpteur, martyrisé sous Dioclétien. C'est un grand pape et un grand archevêque qui ont constaté la présence de ses reliques dans l'église de Maynal ; rien n'est donc plus authentique. Ces reliques sont dans notre vieille châsse. Ce n'est pas d'un saint inconnu dont ces deux pontifes n'ont fait qu'une simple mention ; ils l'eussent mieux caractérisé, s'il eût été nécessaire. Mais saint Claude, martyr et sculpteur, était inscrit dans les plus anciens martyrologes. On ne pouvait pas le confondre avec saint Claude, archevêque de Besançon, dont le culte n'a été introduit dans le diocèse de Lyon qu'au quatorzième siècle, et dans celui de Besançon au quinzième.

Nous connaissons à présent quel est le patron de l'église de Maynal, revenons à l'ancienneté de cette église.

Elle existait évidemment en 1049. Elle n'avait pas été bâtie pour y déposer les reliques de saint Claude, parce que s'il en eût été ainsi, elle aurait été placée sous l'invocation de ce saint martyr. Mais nous lisons dans l'histoire de l'église de Besançon, par M. Dunod de Charnage, tome 2, page 430 : « Mainal, église paroissiale, sous le titre de saint Clou, auparavant sous celui de saint Denis. » M. Dunod avait, pour la confection de son ouvrage, nécessairement consulté avec soin les archives de l'archevêché. Il faut donc tenir pour constant qu'avant d'avoir saint Claude, martyr, pour patron, l'église de Maynal était placée sous l'invocation de saint Denis.

Il nous paraît très-vraisemblable qu'on n'a pas formellement dépossédé saint Denis du patronage de l'église de Maynal, mais que les reliques d'un saint martyr ayant été apportées, ayant été placées dans une châsse exposée à la vénération des fidèles, sa fête ayant été solennisée un jour particulier de l'année, où ses reliques étaient portées en procession avec autant de pompe qu'il était possible d'en déployer, ce nouveau patron aura ainsi été substitué dans l'esprit des fidèles, dans un temps plus ou moins long, au patron primitif qu'on aura fini par oublier. Avant la révolution, la fête patronale de Maynal amenait dans ce village un grand nombre d'étrangers, et spécialement de la Bresse châlonaise et de la Bresse savoyarde, qui venaient faire des offrandes au saint patron pour être guéris ou préservés de la fièvre et d'autres maladies.

On doit conclure de ce que cette église a eu un autre patron, avant qu'elle ne possédât les reliques de saint Cloud, que son établissement remonte à une époque antérieure à 1048.

Il est une autre circonstance qui dépose de l'ancienneté de l'église de Maynal. Elle était restée dans le domaine immédiat des archevêques de Besançon. Les paroisses s'étaient distribuées sous la direction des évêques ; celles qu'ils s'étaient réservées devaient dater d'une époque contemporaine ou voisine de la distribution ou de l'établissement des autres.

Cette église est placée sur un lieu élevé. On recherchait, dans les temps anciens, cette position pour les églises. D'après plusieurs auteurs, l'usage des cloches n'aurait pas eu lieu pour le service divin, avant 972, sous le pape Jean XIII. Une certaine tradition, dont nous ne nous portons pas garant, tendrait à faire croire que des feux avertissaient ceux qui ne pouvaient y assister, des actes les plus essentiels des offices, tels que *l'élévation*, la *bénédiction*, les chants du *Gloria in excelsis* et du *Magnificat*. Indépendamment de ce motif, l'église était la maison de Dieu, vers laquelle les fidèles devaient élever leur cœur.

Quand les archevêques possédaient cette église, ils la faisaient desservir par un ou plusieurs prêtres ; il a dû en être de même après qu'elle eût été cédée au chapitre de St-Etienne. Les moines de Gigny, en étant devenus propriétaires, l'ont sans doute fait desservir par quelques-uns d'entre eux qui habitaient le prieuré ; mais étant devenus très-riches, et ne recevant plus que des personnes nobles, ils auront, en conservant le patronage et le titre de curé primitif, substi-

tué un curé ou chapelain, auquel ils auront cédé une portion des dîmes.

Le prieur de l'église de Maynal percevait, comme nous l'avons déjà dit, la dîme sur les trois paroisses contiguës de Maynal, Flacey et Beaufort, et nommait les curés de ces paroisses. On peut, avec grande probabilité, conclure de cette suprématie du prieur sur les églises de Beaufort et Flacey, qu'il n'y avait eu d'abord qu'une seule église, mais que les populations s'augmentant, on avait successivement établi les deux autres.

Nous ne prétendons pas que l'église actuelle soit celle qui existait avant 1048, mais les fondations d'une église plus ancienne ont été découvertes dans l'enceinte de l'église actuelle, lorsque M. le curé Besançon a fait abaisser le pavé de l'église, pour les additions importantes qu'il y a su établir avec une rare intelligence.



Discours prononcé dans la séance publique du 29 décembre 1852 par M. Bigneure, juge de paix du canton de Bletterans, sur l'emploi de la chaux dans les travaux agricoles.

AGRICULTURE.

L'agriculture ne doit pas être oubliée dans les travaux de notre Société. Faire connaître les instruments qui abrègent ou diminuent la peine des travailleurs; signaler les méthodes de culture peu connues ou perfectionnées qui augmentent la fertilité du sol,

tel est le but où doivent tendre en partie nos efforts. C'est pour ce motif que vous avez nommé une commission des recherches. Membre de cette commission, je viens vous entretenir un instant des avantages de la chaux, employée comme amendement dans les terres arables. Ce procédé n'est pas nouveau, il est connu et pratiqué dans beaucoup de localités, où il devient une source de richesses agricoles. Malheureusement il n'est pas en usage parmi nous. J'ai appris seulement depuis notre dernière réunion qu'un propriétaire, dans les environs de Louhans, en avait fait l'essai sur un domaine en ruine, et que l'expérience avait produit des résultats avantageux. Pourquoi n'introduirait-on pas cet amendement dans le Jura, où nous avons tant de cultivateurs à aider, et tant de terrains dont on peut augmenter la fertilité ? Un de nos honorables compatriotes, M. de Vente, receveur particulier des finances à Château-Gonthier, nous écrit des merveilles sur la culture du département de la Mayenne, dont la prospérité croissante est due à l'emploi de la chaux. Ce département était, il y a trente ans, très-arriéré sous le rapport des céréales. Des terrains stériles, des landes assez vastes attestaient tout à la fois la pauvreté du sol et l'ignorance des cultivateurs. Le chaulage, introduit par M. de Mérode, a opéré une révolution complète dans la culture, et dans les mêmes terres qui ne produisaient qu'un peu de seigle et de sarrasin, le cultivateur aujourd'hui obtient par trente-cinq ares de terre, trente-six doubles-décalitres de blé, et jusqu'à cinquante doubles-décalitres dans les fonds de première qualité : produit égal, s'il n'est pas supérieur, à

celui des terres privilégiées de nos meilleures contrées. Ces faits sont constatés par une longue expérience, et d'ailleurs beaucoup d'autres départements peuvent, comme celui de la Mayenne, fournir les preuves d'aussi beaux résultats.

Quelles sont les terres où la chaux convient ?

Quel est le meilleur mode d'emploi ?

Telles sont les deux questions que nous allons parcourir rapidement. Pour décider la première question, il est important de connaître quel genre d'action la chaux exerce dans la culture. Ce n'est pas un engrais tel que le fumier ou le terreau, dont les plantes aspirent les parties propres à la nutrition ; la chaux agit plutôt comme amendement, c'est-à-dire, comme entrant dans la combinaison des principes élémentaires qui constituent un sol fertile. Elle aide à l'action de la chaleur et de la lumière solaire, qui pénètrent plus facilement la couche végétale. Elle favorise le développement et la propagation des gaz fertilisateurs, en rendant la terre plus meuble et en augmentant sa porosité. La chaux, en un mot, paraît agir en agriculture comme agissent en chimie les corps primitifs, qui, employés à décomposer des substances, forment des corps secondaires appelés ensuite à jouer un rôle important dans les sciences et les arts. La chimie au surplus a constaté en quantité remarquable la présence du carbonate de chaux dans la composition des terres fécondes ; la nature indique donc elle-même le procédé, et c'est pour suppléer à ce qui manque dans le sol, que le cultivateur doit ajouter l'amendement utile à la végétation. Ainsi, dans les terrains calcaires, la chaux ne sera em-

ployée qu'à faible dose, pour suivre une augmentation progressive dans les terres sablonneuses, légères, fortes, argileuses. C'est d'ailleurs au cultivateur à faire des essais sur un espace restreint, afin d'étudier les résultats, et de rectifier par la pratique ce qu'il y aurait de trop absolu dans la théorie. Seulement, on a constaté que dans les terres humides la chaux est sans résultats; l'eau en neutralise l'effet.

Quant à la manière de l'employer, elle varie suivant les localités ou les habitudes. En Angleterre, les chaulages se font ordinairement sur une grande échelle et avec prodigalité, pour ne plus être renouvelés qu'à des intervalles très-éloignés. Mais dans les meilleures cultures, on suit les assolements, en employant la chaux tous les deux ou trois ans sur les terres qui doivent porter des céréales. C'est la méthode de la Mayenne, dont nous étudions la culture, et voici l'usage indiqué par un bon cultivateur sur des notes qui m'ont été communiquées par M. Meynier, maire de Bletterans. Prenons pour base de l'opération la surface de trente-cinq ares, mesure ordinaire de notre pays, c'est-à-dire le journal.

Pendant l'hiver on réunit en tas allongés en forme de tombe les terres des fossés, des mares, ou d'autres bonnes terres, celles en un mot qui contiennent le plus de parties d'humus ou de terreau; on y ajoute pour neuf ou dix voitures de terre, deux ou trois voitures de fumier, suivant les ressources du cultivateur; on étend le fumier sur la terre, on mélange la matière de manière que le fumier soit bien incorporé dans le terreau; on laisse mûrir le tout jusque vers le mois de

juin ou de juillet, époque à laquelle on ajoute huit ou dix hectolitres de chaux. On ouvre, à cet effet, un sillon de 40 centimètres environ de profondeur où l'on dépose la chaux qu'on recouvre de terre. On choisit un temps non pluvieux, afin que la chaux se réduise lentement en poudre et non en pâte. Au bout de sept ou huit jours, on fait avec la pelle un premier mélange, qu'on renouvelle quinze jours après ; on répand alors le comport sur le sol avec un labour peu profond, de manière que la chaux reste toujours autant que possible dans le milieu de la couche végétale. Mais il est essentiel de la couvrir par un labour avant qu'elle n'ait reçu la pluie, qui, en la réduisant en pâte, en détruirait l'action. Au surplus que le cultivateur ne se décourage pas, s'il voit ses essais non couronnés de succès la première année; l'effet de la chaux est quelquefois tardif, mais il dure dix ou douze ans, ce qui est un ample dédommagement des avances. Une expérience d'ailleurs digne du plus grand intérêt, et faite depuis peu par un homme dont le nom est cher à l'agriculture comme aux sciences, arrive à l'appui de la méthode dont il est question. M. Boussingault vient de démontrer, dans un rapport à l'Académie des sciences, que c'est dans l'acide carbonique contenu dans le sol, et non pas dans l'acide carbonique de l'atmosphère, qu'il faut chercher la principale source du carbone assimilé par les plantes. L'emploi simultané des fumiers et de la chaux tend donc à augmenter le foyer du gaz acide carbonique, et par conséquent à donner aux plantes une plus grande puissance d'assimilation des principes utiles à la végétation. Il est

inutile d'ajouter que par ce procédé on obtient de bons succès pour les prairies artificielles. Tel est, Messieurs, le rapport, que vous m'avez demandé dans votre dernière séance, que je m'empresse de vous apporter. C'est aux propriétaires qui sont dans l'aisance à faire les premiers essais, afin que le cultivateur peu avancé marche avec plus de sécurité dans la voie qui lui sera tracée. Vous connaissez la ténacité de la routine. Voilà pourquoi l'exemple est nécessaire. Joignons donc l'exemple aux conseils et l'action d'être utile à l'agriculture, autant qu'il nous est possible. Qui mérite mieux notre intérêt que cette classe de travailleurs, que les cultivateurs, qui, au milieu de leurs peines, se sont toujours montrés les amis sincères de l'ordre: qui, dans toutes les circonstances où la patrie a été en souffrance, ont prouvé par leur bon sens et leur patriotisme qu'ils étaient les plus fermes soutiens du pays, qu'ils formaient enfin l'angle le plus solide de l'édifice social ?

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

BONJOUR, J.-F.,

CHIMISTE,

*Né à Onglières, près Nozeroy (Jura), le 12 décembre 1754,
mort commissaire des salines de l'Est, à Dieuze, en
Lorraine, le 24 février 1811,*

Par son neveu **BONJOUR, Jacques,**

Géologue à Sirod (Jura), membre des sociétés d'émulation du Jura et du Doubs.

Le renom de chaque citoyen qui
a rendu quelque service à la chose
publique est une des propriétés
les plus précieuses de son pays.
Il y met en estime le genre de
mérite qui l'a distingué ; il fait
naître les imitateurs ; il est une
semence de généreuse émulation.

(Thurman, *Vie de Gagnebin*. 1831.)

Bonjour (François-Joseph) naquit le 12 décembre 1754, à la grange des Combes, près Nozeroy (Jura). Ses premières années se passèrent sous le toit de son père, très-honnête cultivateur. Deux de ses oncles, l'un recteur et l'autre familier de l'église de Miéges, paroisse la plus ancienne et la plus étendue de cette région des montagnes, remarquèrent dans leur jeune neveu une intelligence précoce et de l'aptitude aux sciences. Ils dirigèrent ses premières études dans le but de lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Sous leur enseignement, aussi bienveillant qu'éclairé, il ter-

mina ses classes latines et se rendit au séminaire de Besançon, afin d'y étudier la théologie. Dans ces temps de simplicité chrétienne et de croyance religieuse, la seule ambition des cultivateurs du val de Mièges jouissant d'un peu d'aisance, était de placer un de leurs enfants dans le clergé.

Entraîné par une attraction irrésistible dans le mouvement des idées qui s'opérait alors, et devant agrandir le domaine des sciences, Bonjour quitta le séminaire pour suivre le cours de médecine de l'Université de Paris, où il reçut le doctorat en 1781. Il pratiqua peu l'art de guérir. Doué d'une sensibilité trop vive pour l'exercice de la médecine, il se livra à l'étude de la botanique et de la chimie, sciences dans lesquelles ses progrès furent si rapides, qu'en 1783 il était démonstrateur au jardin botanique de la reine. C'est alors qu'il acheva un traité complet de botanique, dont le manuscrit n'a pu être retrouvé : il est probable que ce traité ne fut pas livré à l'impression.

M. Berthollet, médecin du duc d'Orléans, ayant connu et apprécié Bonjour, se l'adjoignit en qualité de préparateur en son laboratoire de chimie. Cette position le mit à même de concourir à toutes les expériences et découvertes de ce grand chimiste, parmi lesquelles je dois principalement signaler le blanchiment des toiles par l'acide muriatique oxygéné (acide hydro-chlorique).

Pendant les instants de relâche que lui donnaient les soins du laboratoire, il travailla à une traduction des *Affinités chimiques*, ou *Attractions électives*, sur le latin de la dernière édition de Bergman, qu'il publia

en 1788, après l'avoir enrichi de notes qui ajoutent beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Envoyé par M. Berthollet à Valenciennes, pour y faire en grand l'application du procédé nouveau pour le blanchiment des toiles, il était dans cette ville, lorsqu'elle fut assiégée par les Autrichiens, en 1793. Bonjour prit une part très-active à la défense de cette ville, d'abord en qualité d'artilleur et de bombardier ; puis ayant été blessé au bras gauche d'un éclat de bombe, il fut adjoint aux officiers de santé militaire, comme pharmacien, et contribua beaucoup à détruire les effets désastreux de la contagion typhique qui régnait dans les hôpitaux de cette ville, par l'usage des appareils désinfecteurs encore peu connus: ils furent inventés par son ami Guyton-Morveau. On sait que par ce procédé de purification de l'air, le chlore gazeux se dégage de l'oxyde de manganèse et du chlorure de sodium mis en contact avec de l'acide sulfurique.

En reconnaissance des services et de la belle conduite de Bonjour au siège de Valenciennes, la commission des salpêtres le nomma son commissaire dans le district de Valenciennes, place qu'il remplit honorablement jusqu'à la fin de 1794.

Rentré à Paris, il fut nommé adjoint au professeur de chimie, à l'école centrale des travaux publics.

Initié aux savantes recherches de Cavendish et de l'immortel Lavoisier, qui posaient les fondements de la chimie pneumatique, il apporta modestement sa pierre à ce monument de génie dont Fourcroy fut l'historien le plus parfait. Dans ce même temps le ministre le désigna comme élève à l'école normale pour le

département de Paris. En 1795, il est appelé, par le ministre, au conseil d'agriculture. Deux ans après, le gouvernement le nommait son commissaire près les salines de l'Est, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Ces établissements minéralogiques conservent encore une partie des améliorations qu'il y apporta. C'est lui qui a fait établir la belle fabrique de produits chimiques que l'on admire encore à Dieuze.

Le 17 fructidor an 9, le gouvernement le chargea de faire un voyage en Allemagne, pour y examiner les divers modes d'exploitation des salines et forges de ces contrées. Il fit ce voyage avec son ami Clais. Le compte-rendu de leurs observations doit se trouver dans les bureaux du ministère.

Bonjour, dont la modestie égalait le savoir, n'avait d'autre ambition que celle de faire servir ses connaissances à la prospérité de son pays. Son désintéressement était si grand, que durant les quatorze années qu'il remplit la charge de commissaire du gouvernement près les salines, il ne songea jamais à réclamer la récompense de ses utiles travaux et des améliorations qu'il eut le talent d'introduire dans cette administration ; jamais on ne le vit tirer avantage de l'amitié et de ses rapports avec les hommes les plus distingués par leur haute position et le mérite scientifique, tels que le premier consul, son frère Lucien, Berthollet, Monge, Chaptal, François de Neufchâteau, etc. Il fut toujours lié avec ses compatriotes, MM. Molard, oncle et neveu, du Conservatoire des arts et métiers.

En 1787, il envoya à la grange des Combes, à son frère, bien capable de le seconder dans ses projets

d'amélioration de la culture, des pommes de terre venant d'Amérique (L'auteur de cette notice en a déposé le catalogue de 43 espèces ou variétés à la bibliothèque de Dole, en 1814.), afin d'en multiplier les meilleures espèces dans cette partie des montagnes du Jura. Ce pays les a propagées par la culture, et se rappelle toujours avec reconnaissance le nom de l'homme modeste qui l'enrichit de ce précieux tubercule. Il envoya aussi, avec la manière de les cultiver, les graines de diverses plantes avec lesquelles il pensait agrandir le cercle trop borné de la culture de nos montagnes, et contribuer ainsi à leur prospérité agricole. Il y avait parmi ces plantes, la grande oseille, le lin de Rigo, l'apocyn, différentes espèces de maïs, le hâtif surtout, le tralips, ou betterave d'Alsace, le rutibaga, ou chou-rave, maintenant d'une si grande ressource à ces montagnards depuis la maladie des pommes de terre ; et parmi les arbres résineux, il chercha à propager les plantations de mélèzes et pins, etc. Il aida beaucoup Girod-Sombardon, de Mignovillard, à introduire l'usage des prairies artificielles, qui depuis ont été généralisées au point de tripler le revenu territorial et les produits des fromageries, dont le revenu résume la prospérité agricole de nos montagnes. Le souvenir de ces deux bienfaiteurs, dévoués au progrès de l'agriculture de leur pays natal, se perpétue sous les toits du val de Mièges.

La vie de Bonjour a été si remplie par l'exécution de grands travaux, qu'il a livré peu d'ouvrages à l'impression. Il préféra réaliser ses vues d'amélioration, plutôt que de les déposer dans des pages souvent stériles.

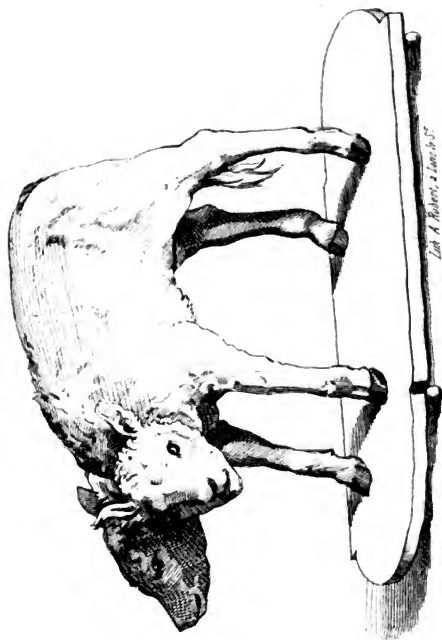
On n'a connu jusqu'à présent que le *Traité de botanique*, la *Traduction des Affinités chimiques*, indiqués plus haut, et peut-être des notes à la traduction de l'anglais de l'*Essai sur le Phlogistique*, de Kirwan, un vol. in-8°, Paris 1788. Cet ouvrage est déposé à la bibliothèque de la société d'Émulation du Jura avec le portrait de Bonjour et quelques autres ouvrages.

Le traité des affinités chimiques a été déposé à la bibliothèque de Dole avec quelques manuscrits.

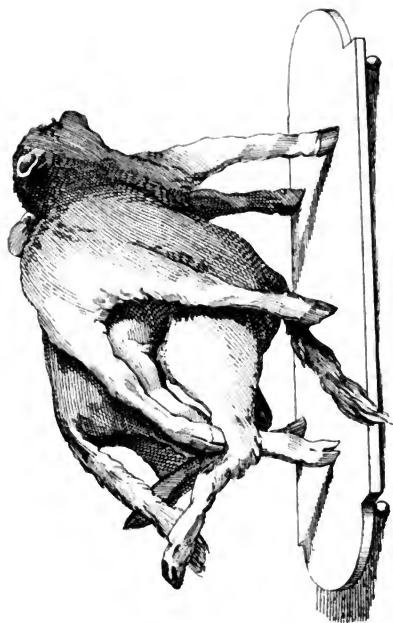
Lorsque Bonjour se disposait à prendre un peu de repos dans son pays natal, au milieu de la famille de son frère, avec l'intention d'y perfectionner l'agriculture de ces montagnes, autant par l'exemple que par ses conseils, il fut frappé d'apoplexie, le 14 février 1811. Cette mort imprévue l'enleva à sa famille, à ses amis et à la société. Il mourut à Dieuze, lieu de sa résidence habituelle, environné de l'estime et des regrets de ceux qui l'ont connu.

Il aimait toujours l'agriculture, qu'il regardait comme le travail le plus utile à l'Etat et à la famille. Si à son âge de 56 ans il eût pu réaliser son projet de retraite, sa présence au milieu de ses compatriotes, dont il était aimé et respecté, aurait amené, pour son pays d'affection, les résultats les plus avantageux sous le rapport de l'industrie agricole et du bien-être général.

Sirod, le 10 mai 1852.



VEAU A DEUX TÊTES.
vue à Genesio, le 8 Mars 1852.



VEAU A DEUX CORPS.
né à Bège, au mois de Mars 1851.

RAPPORT DESCRIPTIF

RÉDIGÉ PAR M. ROYDOR, ARTISTE VÉTÉRINAIRE, A LONS-LE-SAUNIER.

Sur un veau à deux têtes, et un autre avec deux corps, nés au mois de mars 1852.

Veau à deux têtes, né à Cressia, le 8 mars 1852.

Une vache de huit ans, élevée dans le pays, de taille moyenne, appartenant à un cultivateur de Cressia, canton d'Orgelet (Jura), a ^{mis bas} ~~mis bas~~ le 8 mars 1852, d'un veau du sexe femelle qui présente un seul corps et deux têtes. Ce veau était à terme, il était dans un bon état d'embonpoint. La vache n'avait été couverte qu'une seule fois.

La parturition a été très-laborieuse. Les pieds de derrière se sont présentés les premiers, ils sont sortis ainsi que le corps facilement, et jusque-là, le corps était vivant; ce n'est que quand les deux têtes se sont trouvées, ainsi que les deux pieds de devant, engagés dans le bassin, qu'il y a eu une grande difficulté pour l'arracher; il a fallu les efforts de sept hommes, tirant de toutes leurs forces pendant vingt minutes, pour faire effectuer le part.

C'est pendant cet espace de temps que le veau est mort, ayant été étouffé au passage. Le cordon ombilical s'étant rompu de suite, et les cavités nasales étant dans la partie postérieure de la matrice, il n'a pu respirer.

Ce veau pesait vingt kilogrammes, il avait six dents à chaque mâchoire inférieure et était très-bien constitué. Le cou se divisait en deux dans la partie moyenne;

la quatrième vertèbre cervicale n'avait qu'une articulation à sa partie postérieure, et en avait deux dans sa partie antérieure; cette vertèbre était beaucoup plus longue que les autres et beaucoup plus grosse à la partie antérieure; dans cette même partie, le cou se divisait en deux qui ne se touchaient pas, ni les deux têtes. Le tout est bien symétrique, seulement la tête droite est légèrement plus grosse que la gauche, surtout au front.

J'ai assisté à l'autopsie de ce veau avec plusieurs médecins. Cette opération a été faite avec beaucoup de soins par M. le docteur Verpillat, président de la Société d'Émulation. La cavité abdominale n'offrait rien de remarquable; tous les viscères étaient sains et comme dans un autre veau, si n'est que les deux œsophages se réunissaient seulement après avoir traversé le diaphragme, à deux centimètres en arrière, et à trois centimètres avant de pénétrer dans la panse. J'avais préalablement introduit deux petites branches de saule dans chaque pharynx, et toutes deux, sans efforts, sont arrivées par le même orifice dans la panse.

Cavité thorachique. — Il n'y avait qu'un seul cœur, un seul médiastin, mais il y avait deux poumons; le droit était plus volumineux que le gauche, il avait trois lobes; le gauche, qui était très-petit, n'en avait qu'un. Les deux trachées-artères n'étaient point réunies, elles allaient chacune dans un poumon, à l'entrée desquels elles se bifurquaient en deux branches comme dans tous les autres poumons.

Je pense, d'après ce que j'ai observé, que si ce veau n'eût pas été étouffé à son passage, il aurait pu vivre et s'alimenter naturellement.

La vache n'a pas été malade et vit encore.

Veau à une seule tête et à deux corps, né à Blye, le 24 mars 1852

Une autre vache, également élevée dans le pays, de taille moyenne, âgée de six ans, appartenant à un cultivateur de Blye, canton de Conliège, a accouché, le 24 mars 1852, d'un veau ayant une seule tête et deux corps. Ces deux corps étaient du sexe féminin, ces veaux étaient petits et maigres; ils paraissaient à terme. Ils n'ont pu être extraits entiers; la vache a été sacrifiée. Les deux pieds de derrière, ainsi que la croupe du veau qui était sain, et du côté gauche à l'autre veau sortait à l'extérieur de la vulve. L'autre veau n'était pas apercevable au moment du travail, et ces pauvres paysans tiraient avec tant de force sur ces deux pieds, que le corps de ce veau s'est détaché au milieu du dos et a été arraché; ils n'ont pu achever l'accouchement, et la vache a péri. Ce n'est qu'après l'ouverture qu'ils ont trouvé ce phénomène.

Ce veau n'a pu être ouvert, car il était tout en lambeaux, et le propriétaire, avant que de l'apporter, en avait extrait tous les viscères.

Ce veau a une seule tête, deux dos, deux croupes, huit jambes et deux queues. Les deux trains derniers sont divisés depuis le milieu du ventre; le poitrail d'un veau est sur le garrot de l'autre veau, etc. La tête est courte et très-grosse; il n'avait point de dents.

La vache n'avait été fécondée qu'une seule fois.

L'artiste vétérinaire déclare en outre qu'il a suivi avec attention l'empailleur dans ses préparations et son travail pour la conservation de ces deux phénomènes, et qu'il en témoigne toute sa satisfaction.

Lons-le-Saunier, le 1^{er} avril 1852.

ROYDON.

RAPPORT

De M. le docteur Marmorat,

Sur les deux veaux nés à Cressia et à Blye, en 1852.

Dans le mois de mars 1852, on présenta à la Société d'Émulation du Jura une monstruosité intéressante dont nous allons dire quelques mots. Nous voulons parler d'un veau à deux têtes, né quelques jours auparavant, dans la commune de Cressia.

On n'attend pas de nous une description détaillée du phénomène, et nous nous bornerons à exposer ce qu'il présente de spécialement intéressant. Nous voulons dire, la présence d'une double tête, d'un double cou, avec un double œsophage et une double trachée-artère venant se réunir chacun, comme les vertèbres cervicales voisines, en un même point et à une même hauteur. La bifurcation naissait, pour toutes les parties doubles de l'animal, à quelques centimètres au-dessus de l'estomac ; les artères et les veines distributrices du sang se montraient également doubles à cette hauteur. Tous autres détails anatomiques seraient sans intérêt et sans importance. On peut d'ailleurs tout résumer dans cette phrase : le cou et la tête étaient doubles, l'animal, avec un seul corps, portait un double cou et une double tête.

Comment cet animal eût-il vécu de la vie extra-utérine, c'est-à-dire, de la vie ordinaire, après sa naissance, s'il n'eût péri pendant les difficultés de la parturition ? Eût-il, dans son jeune âge, tété de ses deux têtes, deux mamelles, et plus tard, eût-il bronté double. Tout porte à le croire, car l'animal était de tous

points parfaitement conformé. Aucun organe ne périlait par difformité ou par insuffisance, et les deux têtes jumelles étaient toutes deux régulièrement et vigoureusement conformées. Si cette vie singulière se fût réalisée, on eût vu un fait peut-être unique dans son genre.

Si nous bornions là nos observations, nous n'aurions rempli que la moitié de notre tâche; car il ne suffit pas de provoquer l'intérêt et la surprise à l'occasion de cette prodigieuse et singulière manifestation de la vie animale. Les monstruosités étudiées au point de vue étroit de l'extraordinaire, de la rareté ou du pittoresque, ne seraient plus du domaine de la science. Elles ne relèveraient guère que d'un cabinet de singularités, et leur unique destination serait de provoquer la curiosité de foire en foire.

Mais les monstruosités révèlent toute une série de lois merveilleuses, et elles sont aussi admirables à étudier que l'organisation la plus régulière. Par les écarts mêmes dont elles sont la manifestation, elles font éclater la souveraine harmonie que la Providence a établie dans le moindre développement de tous les êtres animés.

Jusque dans ce qu'on croirait devoir appeler les erreurs et les aberrations de la force créatrice, on reconnaît le principe merveilleux de coordination et de sagesse qui dirige les croissances de la moindre fibre animale.

N'admirez-vous pas déjà, dans la monstruosité dont nous parlons, une remarquable et magnifique harmonie ? Les deux têtes naissent à leur position naturelle,

et il n'y a ni déplacement ridicule, ni transposition nuisible de l'organe. Voyez donc comment ces deux œsophages, ces deux trachées se réunissent régulièrement pour se rendre à l'estomac ; voyez comment cette double trachée redevient unique pour desservir l'unique poitrine ; voyez comment la veine cave et l'aorte, du fond des cavités où elles prennent naissance, se dédoublent pour porter leur part de sang dans les deux têtes. Quel ordre merveilleux dans un apparent désordre !

C'est que les monstruosités sont le produit de lois d'un ordre magnifique, troublé, détourné seulement de sa voie par les circonstances et les accidents de la vie.

Nous regrettons que les bornes de notre tâche ne nous permettent pas de montrer que les monstruosités peuvent, presque sans exception, se rapporter à l'excès du développement des organes ou à la pénétration mécanique et forcée des êtres vivants, les uns dans les autres. C'est ainsi que nous aurions vu que le bec-de-lièvre résulte de la non réunion des trois lobules distincts et séparés, qui forment les rudiments de la lèvre. Nous aurions vu ainsi que la cyclopie, c'est-à-dire l'existence d'un seul œil, résulte de l'arrêt de développement de l'os frontal, qui, dans l'état normal, tient les deux yeux séparés. Cette absence de l'os frontal laisse alors, par suite d'un rapprochement forcé, les deux yeux se réunir en un seul.

Le doublement des organes est encore une cause fréquente de monstruosité. C'est ainsi qu'on a vu des individus armés d'une double rangée de dents ; c'est ainsi qu'il n'est pas rare de rencontrer des doigts sur-numéraires aux mains et aux pieds.

Pour expliquer cette duplicature d'organes, il suffit de prendre pour point de départ ce qui se passe dans la production des dents. Plusieurs germes sont déposés dans chaque alvéole, et cela par une des lois magnifiques de la nature, qui veut que les germes soient partout surabondants, afin qu'ils puissent se remplacer les uns les autres à l'instant même de la destruction de quelques-uns d'entre eux.

Combien de fois ne voit-on pas plusieurs dents pousser simultanément sur un même point de la mâchoire, même à une époque de la vie où l'on n'avait plus lieu de l'espérer? Combien de fois une dent arrachée n'est-elle pas bientôt remplacée par une autre?

Cette fécondité des germes, que nous ne voyons guère se manifester chez l'homme que dans les dents qui ornent sa mâchoire, se rencontre bien plus fréquemment et avec une bien plus grande évidence chez les animaux inférieurs, témoin l'écrevisse, qui peut impunément perdre ses pattes parce qu'elles sont bientôt remplacées; témoin surtout l'hydre des eaux, dont chaque partie redevient ~~un~~ être complet, recréant, au moyen de ses germes répandus partout, non-seulement ses membres, mais sa bouche et son estomac.

Le veau de Cressia doit-il le doublement de sa tête à deux germes cervicaux qui se sont développés en même temps, parce que la prépondérance de l'un n'a pu, suivant l'habitude ordinaire, anéantir l'autre? Nous n'oserions l'affirmer, bien que ce soit là la tendance de nos idées; nous n'osons l'affirmer parce que les doubles têtes et les doubles corps résultent bien plus fréquemment du rapprochement de deux fœtus qui se

sont intimement unis et qui se sont pénétrés. Les corps alors, dans cette explication, se seraient absorbés réciproquement, et se seraient confondus; les têtes seules seraient restées séparées.

Qui ne connaît, comme exemple de cette monstruosité, l'histoire des deux jumeaux siamois, qui pendant longtemps ont vécu ainsi attachés.

Nous avons rencontré du reste un exemple récent de cet ordre de faits dans une monstruosité présentée par un veau à huit jambes, né à Blye, et qui se trouve conservé dans notre Musée.

Cette monstruosité est constituée par trois veaux jumeaux dont les têtes se sont réunies en une seule, deux d'entre elles ne s'étant pas développées. On ne rencontre qu'un seul corps et seulement deux jambes à la partie antérieure pour supporter cette réunion des trois corps; mais, sur l'arrière, l'existence des trois corps de veau reparait nette et évidente, et là, ^{sur} ~~les~~ jambes se montrent accouplées deux à deux.

La préparation anatomique du veau à deux têtes a été faite avec soin par M. Courtot, sous la direction de M. le docteur Verpillat, président de votre société. M. Roydor, artiste vétérinaire, a conduit les travaux de dissection du veau de Cressia avec intelligence et assiduité. La description anatomique de l'animal monstrueux, pour les détails et l'exactitude, ne laisse rien à désirer.

POÉSIES.

Les deux fables qui suivent ont été lues dans la même séance par M. l'avocat Perrin.

LE FRÉLON SOCIALISTE (1).

Un Frélon se voyait dans l'arrière-saison
Sans nul moyen de subsistance,
Et redoutait avec raison
Le froid qui, chaque jour, devenait plus intense ;
Il se sentait déjà transir.
Du creux d'un arbre il vit sortir,
A pas comptés, plus d'une abeille.
Il devina que d'un nombreux essaim
Il se trouvait alors voisin.
« C'est fortune pour moi que rencontre pareille.
Pensa-t-il en lui-même ; et voici de bon miel
Dont je peux obtenir un lopin confortable.
Pourquoi non ? N'ai-je pas un droit fort soutenable
A ce profit industriel ?
On parle d'établir chez la gent animale
La république sociale.
Entre mouches, dit-on, tout deviendra commun :
Le moment est donc opportun,
Pour demander, ici, quelque partage. »
Sur ce penser, sachant de s'armer de courage,
Et pour en imposer, sortant son aiguillon,

(1) Le frélon est une espèce de guêpe. Ces insectes, selon un naturaliste, « ne font point de provisions. Ce sont des brigands qui marchent par bandes, et semblent nés pour vivre à nos dépens. Quelquefois, les guêpes se jettent sur nos abeilles, les saisissent, les partagent en deux et emportent la partie postérieure qu'elles savent contenir le miel et les intestins. »

Vers les abeilles le Frélon

D'un air guerrier, en pourfendeur s'avance.

« Je viens fraterniser, dit-il; j'ai confiance

Que vous saurez compâtrir à mes maux,

Mouches et mouchérons, nous sommes tous égaux,

Mais, on doit l'avouer, cette égalité sainte

Ne deviendra réelle et ne peut être atteinte

Qu'en mettant en communauté

Toute espèce de biens, toute propriété.

Depuis longtemps une affreuse misère

Tient mille insectes aux abois,

Tandis que des richards, des Mouchérons bourgeois,

Ne se privent de rien, font toujours bonne chère.

Grâce à l'égalité, ces indignes abus

Devenus par trop ridicules,

Je l'espère, du moins, ne se reverront plus.

Allons, je veux admirer vos cellules;

Ouvrez-moi. Puis, du miel j'emporterai ma part. »

« Ta part, dis-tu? mais l'as-tu fabriquée,

Pour être justement par toi revendiquée?

Répartit une abeille. As-tu, comme nous, l'art

De distiller ce miel que tout le monde estime?

Sot! Tu n'auras jamais si noble faculté.

Laisse-nous donc notre propriété;

Il n'en est pas qui soit plus légitime. »

« Propriété! reprit le Frélon furieux;

Ce n'est qu'un vol, fatal aux prolétaires.

Tremblez! je vous attends, Mouches propriétaires,

A dix-huit cent cinquante-deux. »

« Retire-toi, va, malheureux,

Lui répliqua la même abeille;

Et cesse de prêter l'oreille

A des méchants qui veulent tout brouiller,

Pour s'enrichir et dépouiller

Quiconque a su se faire une existence.

Impute ta détresse à ton inaction,

A ton défaut d'intelligence,
Au goût de dissipation
Qui, chez toi, met obstacle à toute économie.
Quand tu partagerais notre miel aujourd'hui,
Saurais-tu, seulement, jouir du bien d'autrui ?
Tu sentirais bientôt la même pénurie.
Loin d'ici, fuis, te dis-je, et passe ton chemin,
Sans oublier pourtant cet avis salutaire :
Qu'on peut toujours éviter la misère,
Lorsque l'on veut cesser d'être un vaurien !

LE PORC ET LE CABIAL. (1).

Le porc, allant à la pâture,
Sur son chemin trouva le cabial.
« En vérité, dit-il, cet animal
Semble m'avoir dérobé ma figure.
C'est un de mes cousins, mais comme il passe fier !
De la cuisse de Jupiter,
Probablement il croit tirer son origine
Détrompons-le. — Bonjour, cria-t-il, notre ami ;
Vous ne cherchiez pas à me fuir, j'imagine ?
Ce serait sans motif. Pour moi, je suis ravi
De rencontrer un parent qui s'honore
De sortir de ma race. . . » « Eh ! je n'ai pas encore,
Interrompt l'autre, appris de quel côté
Nous viendrait cette parenté. »
« De quel côté, morbleu ? Je suis don Glandivore.

(1) Le cabial a de grands rapports avec le porc. On le trouve en Amérique, où on l'appelle aussi *cochon d'eau* et *porc de rivière*, parce qu'il est, dit-on, presque continuellement dans l'eau. On le regarde comme demi-amphibie. « Il est un peu moins gros que le cochon, auquel il ne ressemble que par la forme du corps, ayant des habitudes bien différentes. Il se tient souvent sur ses pattes de derrière. »

Et vous, n'êtes-vous pas un porc, le cochon d'eau ?

Même tournure, même forme.

Excepté la taille et la peau,

Entre nous deux tout est conforme :

Et je suis au moins votre égal. »

« Ici, la parenté, reprit le cabiaï,

Est tout à fait imaginaire.

Illusion de vanité !

Puis, vous parlez d'égalité ?

Ai-je vos goûts, vos mœurs et votre caractère ?

Reconnait-on en nous le même naturel ?

Non, certes. Et pourtant, c'est là l'essentiel.

Aussi, de notre corps quelle que soit la forme,

La distance entre nous sera toujours énorme.

Adieu, vous tenteriez en vain de la franchir. »

O soif d'égalité, funeste fantaisie !

De notre temps déplorable folie,

Qui veut tout niveler, qui veut tout avilir,

Apprends-nous donc comment nous pourrions l'assouvir !



LES DEUX CHALET.

A mon ami Frédéric Ganthier.

SOUVENIR D'HOSPITALITÉ.

Ami, j'ai visité sur nos monts ton chalet,
Air pur, vaste horizon, parfums de serpolet,
Gazons semés de fleurs que le pied léger foule,
Chaste et paisible asile, ignoré de la foule,
Là, sur le sol natal, près de toi, j'ai trouvé
Tout ce qu'en mon exil j'ai si longtemps rêvé. . . .
Puis, chose encore plus douce et d'un charme ineffable,
Le bienveillant accueil de ta compagne affable,
Et les ris et les jeux de tes petits enfants,
Et leurs courses sur l'herbe, et leurs cris triomphants,
Et leur babil sans fin sous la verte charmille;
Tous ces plaisirs si vrais, si purs de la famille,
Qui remplissent le cœur sans jamais le lasser,
Et que rien ne saurait ici-bas remplacer.
Tout était là pour moi. . . souvenir, espérance,
Heureux calme qui suit une longue souffrance;
Et mon cœur attendri partageait ton bonheur,
Et pour toi j'en rendais humble grâce au Seigneur.

Bénis aussi pour moi la bonté souveraine;
Par les soins bienfaisants de ma vieille marraine,
Pour l'heure du repos et de la liberté,
Elle accorde à mes vœux un asile écarté,
Où, du rêve et des vers faisant ma seule étude,
A moi-même rendu, sans plus d'inquiétude,
J'irai couler en paix le reste de mes jours.
Ah! si c'était déjà maintenant, à toujours,
Au-dessus des prés verts, sur la même colline,
Qui vers notre Lédon par lents degrés s'incline,

Un chalet près du tien ! Mais qui peut tout avoir ? . . .
Ce don même du ciel, pouvais-je le prévoir ?
Il s'en faut contenter . . Puis, du moins, c'est encore
Sur nos rians coteaux que le pampre décore,
Au pied du mont natal, sur les confins d'un bois,
Au pays de ma mère et vers sa chère Arbois . . .
C'est là, qu'à tous les yeux et sous l'ombre secrète,
Se cache en un hameau ma future retraite,
Vieux castel en chaumière aujourd'hui transformé,
Et qui n'en plaît que mieux à mon regard charmé.
De ta fraîche villa ce n'est ni l'élégance,
Ni le confort anglais, ni l'heureuse ordonnance.
Je n'en suis point jaloux . . Mon toit, plus campagnard,
Se ressent, il est vrai, de l'enfance de l'art,
Mais contente à la fois mon goût et ma fortune;
Le luxe m'épouvante et tout soin m'importune,
Et, d'un somme aussi bon qu'aux plus riches palais,
A moins de frais on dort au fond de nos chalets.
Le fief nouveau n'est plus qu'un manoir tout rustique,
La mousse en a verdi les murs et le portique;
Des images de saints, un vieil ameublement
De la salle d'honneur font le seul ornement ;
Mais c'est du bon vieux temps la respectable teinte,
Et tout d'une main chère y conserve l'empreinte.
Des vergers qui jadis, à l'entour s'étendant,
Jusqu'aux murs de la ville allaient en descendant,
A peine un quart d'arpent, voilà tout ce qui reste.
Mais n'est-ce point assez pour un ménage agreste ?
Et pour planter ses choux faut-il tant de terrain ?
Pour moi, désormais libre et maître et souverain ,
Possesseur idéal de la nature entière,
Que m'importe qu'au loin s'étende ma frontière,
Si je puis, à toute heure, et selon mon plaisir,
Dans les champs, dans les bois, m'égayer à loisir.
Et, dans mon gîte obscur, quand mugit la tempête,
Trouver un oreiller pour reposer ma tête :

A cet heureux sommeil là tout semble inviter,
Et l'arbre qui se laisse à la brise agiter,
Et, sous le roc voisin, le doux bruit de la source,
Qui le long du coteau précipite sa course,
Et l'oiseau qui module ou fredonne ses chants,
Et le calme du cœur dans le calme des champs.
Je te possède enfin, ô paix tant désirée !
Et vous, dont se berçait ma jeunesse inspirée,
Chantres aux beaux accords, mes poètes chéris,
Qui, sur le bord des eaux et dans les prés fleuris,
Ou dans les profondeurs du bois le plus sauvage,
M'entraîniez sur vos pas de rivage en rivage,
Vous reviendrez en chœur de votre doux concert,
Et ranimer ma verve et peupler mon désert.
Si je dois, cependant, d'un cœur que l'âge émousse,
De vos illusions éloigner la plus douce,
Est-ce donc sans réserve ? et par le souvenir
A ses jeunes amours ne peut-on revenir ?
Puis n'aurai-je point là ma fidèle compagne,
Qui, comme moi, préfère aux cités la campagne,
Et qui, de tendres soins m'entourant chaque jour,
Me va faire un Eden de cet heureux séjour ?
A ta vieille amitié là je garde une place ;
Là, que Dieu veuille aussi me faire cette grâce !
Là j'espère vous voir et vous entendre encor,-
Vous à qui je devrai ce champêtre trésor,
O ma bonne marraine, ange de mon enfance,
Objet toujours sacré de ma reconnaissance !
Et mon bras à vos pas servira de soutien,
Et de votre bonheur je comblerai le mien.
Ainsi, pliant ma voile à l'abri des orages,
Et d'un œil calme au loin contemplant les naufrages,
Dans le profond oubli de mon obscurité,
Je jouirai vers vous du repos mérité.
Aimer Dieu, contempler et bénir ses merveilles,
Tel aussi, tel sera le charme de mes veilles,

Et, pour le célébrer ainsi que je le dois
Mon cœur reconnaissant retrouvera sa voix.

Et vous aussi, beaux lieux où j'ai reçu la vie,
Vous le constant objet de ma secrète envie,
Munts du Jura, vallons, d'ombre et de paix couverts,
Je vous rapporterai l'hommage de mes vers.
Là, de mon cœur aimant ils vont s'épandre en foule,
Comme d'un autre frais votre eau pure s'écoule,
Et court en murmurant fertiliser ses bords.
Oui, déjà je me vois en proie aux saints transports,
Sur vos âpres sommets courant de cime en cime,
Ravivant toute chose au souffle qui m'anime,
Et mêlant dans les airs, en des sentiers perdus,
A la voix des torrents mes accords éperdus.
Mais, au fond du ravin, quelle fleur imprévue
Vient tout-à-coup frapper et réjoindre ma vue?
Est-ce la balsamine à la corolle d'or,
Ou le rhododendron, ou quelque autre trésor
Aux gracieux contours, à l'odorant calice,
Et qui des monts déserts fait son plus cher délice?
Je ne sais. Mais jamais, sur les pas de Jussieu,
Je n'en vis de pareille briller en aucun lieu.
Et jaloux d'ajouter cette plante à ma liste,
Redevenu soudain apprenti botaniste,
Me voilà furetant partout sur mon chemin
Et cueillant chaque fleur qui tombe sous ma main.
Au zèle qui m'emporte, au feu qui me possède,
Temps, et lieux, et distance, il n'est rien qui ne cède :
Du botaniste au loin de plage en plage errant,
Comme de tout avare et de tout conquérant,
L'ambition n'a point de limites connues ;
Pour atteindre une fleur, on irait jusqu'aux nues.
Déjà derrière moi fuit le Jura lointain ;
La Suisse avec amour m'accueille dans son sein.
Ses lacs et ses torrents m'offrent leur riche proie ,

Ses prés, leur frais émail, et déjà, plein de joie,
Des Alpes je franchis les pics aériens ;
Mille nouveaux trésors viennent s'y joindre aux miens.
Et, chargé de butin, et plus fier de mes plantes
Qu'un roi de l'or conquis aux cités opulentes, .
Au versant du Jura, par les monts gènévois,
Sur le sol paternel je rentre dans nos bois.
Ton chalet, en passant, à son foyer m'invite,
Et, vers toi, près des tiens, dans ce bienheureux gîte,
Je goûte le plaisir, aux voyageurs si doux,
De causer longuement de ma course entre nous,
Comme si j'arrivais de la plage africaine.
Puis, en mon ermitage à mon tour je t'entraîne ;
Et là, pour reconfort, tu trouveras du moins,
Un accueil empressé, les plus aimables soins,
Du meilleur vin du crû quelque vieille bouteille
Qui porte au cœur la joie et prolonge la veille,
Et pour mieux enchanter le beau soir de nos jours,
De charmants entretiens sur nos jeunes amours,

GINDRE DE MANCY.

Décembre 1852.



OUVRAGES

Donnés à la Bibliothèque de la Société d'Émulation.

1^o *Séances des écoles normales*, revues par les professeurs (leçons encyclopédiques), 7 vol. in-8, rel.

Don fait par M. Bonjour, de Sirod.

2^o *Agriculture pratique des différentes parties de l'Angleterre*, par Marshall, 5 vol. in-8, rel.

3^o *De l'état de la culture en France et des améliorations dont elle est susceptible*, par Despradt, 2 vol. in-8, rel.

4^o *Traité de l'éducation des moutons*, 2 vol. in-8, br.

5^o *Apparatus medicaminum*, par André Murray, 6 vol. in-8, rel.

6^o *Cours de mathématiques* (leçons de l'abbé Jantet à l'école centrale de Dole), manuscrit in-4^o, cart.

7^o *Erreurs dévoilées des physiiciens modernes*, 1 vol. in-8, br.

Don fait par M. Champay, de la Société d'Émulation.

8^o *Electricité animale*, par M. Petetin, d.-m., 1 vol. in-8, cart.

Dons faits par les sociétés savantes.

9^o *Bulletins du comice agricole de l'arrondissement de St-Quentin*, 1 vol. in-8, br.

10^o *Mémoires de la société d'agriculture du département de l'Aube*, 2 vol. in-8, br.

11^o *Mémoires de l'Académie de Besançon*, année 1852, 4 vol. in-8, br.

12^o *Mémoires de la société académique de Caen*, pendant l'année 1852, in-8, br.

OUVRAGES

Acquis par la Bibliothèque.

13° *La musique mise à la portée de tout le monde*, par Fétis, 1 vol. in-8, br.

14° *La Géologie appliquée aux arts et à l'agriculture*, par d'Orbigny, 4 vol. in-8, rel.

15° *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté*, par Rousset, tome 1^{er}, 4 vol. in-8, br.

16° *Notes historiques sur le département du Jura*, par M. Perrin, avocat, 4 vol. in-12, br.

17° *OEuvres de Ch. Nodier, romans: Les sept châteaux du roi de Bohême*, etc., 8 vol in-12, br. Edition Charpentier.

NOMENCLATURE

Des divers sujets de peinture, gravure, objets d'art, d'histoire naturelle, etc., reçus par le Musée pendant l'exercice 1852 — 1853.

TABLEAUX ET SUJETS DIVERS.

M. le ministre de l'intérieur a bien voulu faire présent à la ville de Lons-le-Saunier, pour la décoration de son Musée, de deux grands tableaux encadrés, qui ont fait partie de l'exposition de 1851.

Le 1^{er} représente une famille espagnole s'en retournant du marché, et réunie sur un char à deux roues, au nombre de 5 personnes. Ce beau tableau a fixé l'attention de tous les amateurs, il est l'œuvre de Gide et est signé par lui.

Le 2^e est la couronne de fleurs, qui entoure un médaillon antique; il a été peint par Mlle Bertrand. Ces deux beaux sujets ont été choisis par M. de Grimaldi.

M. Maurice Buchin, conservateur adjoint du Musée, élève de M. Heiss et de l'Académie de peinture, a donné le tableau de saint Siméon, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Ce tableau a fait partie de l'exposition de 1846.

M^{me} veuve Verpillat, épouse de l'ancien président de la Société d'Emulation, a donné, suivant l'intention de son mari, deux tableaux encadrés, dont l'un représente un port de mer, et l'autre une ferme livrée au pillage pendant la guerre ; avec d'autres fragments de sculpture en marbre, provenant des constructions romaines de la ville d'Antre, canton de Moirans.

M. Chavet fils, négociant à Lons-le-Saunier, a donné le portrait encadré de S.^mM. Louis XVIII, peint par M. Renaud, d'Angers ; plus un autre qui représente une famille grecque quittant ses foyers, à l'époque de la dernière guerre.

M. Parnet, peintre, fils de l'ancien directeur des salines, a donné une statuette en plâtre du Christ à la colonne, d'après le modèle de Michel-Ange.

Un bas-relief, aussi en plâtre, sur lequel est représenté le Christ mis au tombeau par les soins des saintes femmes, ainsi que deux grandes palmes de Nice, et des anciennes armures.

M. l'avocat Perrin a donné son portrait encadré, peint au pastel par Hamm.

M^{me} veuve Goy, née Perrin, a donné trois anciens portraits de sa famille.

M. Guichard, frère de M. le président du tribunal de Lons-le-Saunier, a donné trois tableaux, deux gravures anglaises qui représentent les sujets mythologiques de Diane et de la nymphe Calisto, ainsi qu'un médaillon en marbre statuaire de Carrare, sur lequel est sculpté, en relief, le profil du Tasse, couronné du laurier poétique.

HISTOIRE NATURELLE, GÉOLOGIE.

M. Jacques Bonjour, de Sirod, naturaliste, membre de la Société d'Emulation, a fait présent pour le Musée d'une très-belle collection de fossiles jurassiques, provenant des cantons de Champagnole et de Salins, dont il a fait la classification et indiqué les genres d'après la méthode prescrite par M. d'Orbigny, en désignant les terrains oxfordien, corallien, neucomien et séquanien dont ils font partie

M. Bonjour a accompagné ce don obligeant de 25 volumes d'ouvrages scientifiques, qui sont compris dans la liste des ouvrages donnés pour la Bibliothèque.

M. Germain, receveur général, a donné trois amphibiens venant de Cayenne et de l'île d'Amboine, sous le nom de gorgones et de lézards caïmans ; douze bocaux contenant des reptiles conservés à l'esprit de vin ; une grue, une outarde, un goëland, une hirondelle de mer, un rat de mer de la Guadeloupe, deux blaireaux mâle et femelle et deux jeunes loups noirs empaillés, qui ont été tués en chasse, dans le département des Deux-Sèvres, par M. Germain. Enfin, des pétrifications de la grande espèce d'huîtres, venant des terrains maritimes de la Vendée.

M. Gorin père, membre de la Société d'Emulation, ainsi que M. Ferdinand Gorin, son fils aîné, ont donné pour le cabinet d'histoire naturelle, les objets ci-après : une mâchoire de requin à laquelle se trouve adhérente l'épine dorsale dans toute sa longueur ; un aileron d'une baleine blanche ; deux serpents noirs acanthophis de l'île de Java ; la partie antérieure de l'arme d'un squalo-scie, garnie de 17 dents de chaque côté, sur une longueur de 4 mètre 5 centimètres et 20 centimètres de largeur ; un serpent à fer à cheval ; une araignée de mer de la

Guadeloupe, conservée dans un bocal ; deux étriers en bois sculpté, à l'usage des cavaliers canadiens, ainsi qu'une paire de babouches en maroquin rouge, venant du camp d'Abd-el-Kader à la prise de la Smala.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE

Des dons faits pour la Bibliothèque publique et le Musée.

M. Emmanuel Pécaud, négociant à Lons-le-Saunier, et M^{me} Fanny Carret, son épouse, née aux Etats-Unis, à Philadelphie, fille de M. James Carret, ancien professeur de langues, et secrétaire interprète de Joseph Napoléon, comte de Surveilliers, depuis 1815 à 1827, ont fait, de concert, don à la Bibliothèque et au Musée de Lons-le-Saunier des ouvrages ci-après :

Pour la Bibliothèque.

1^o *Relation de divers voyages curieux, recueillis par Therenot, accompagnée de planches descriptives et cartes géographiques des contrées de l'Asie et de l'Afrique, de la Chine et du Japon, édition de Paris 1666.* 3 vol. in-folio.

2^o *Journal historique de M. de Lesseps depuis le Kamtschatka en France, 1788, avec les cartes géographiques.* Ouvrages curieux et important. 2 vol.

3^o *Voyage dans l'empire du Maroc en 1790 et 1791, par l'Empierre, avec la carte du major Rénel et une vue de Tanger,* 1 vol.

4^o *Mémoires du maréchal de Villars, édition de 1736,* 3 vol.

5^o *Charlemagne, ou l'Église délivrée, poème dédié au Pape Pie VII, en 1814, par Lucien Bonaparte, prince de Canino,* 2 vol.

Pour le Musée.

6° La carte maritime du bassin de Rochefort, dont l'empereur Napoléon s'est servi pendant son séjour dans cette ville depuis le 3 juillet 1815 jusqu'au 15 du même mois, époque de son départ pour l'île de Ste-Hélène. On voit sur cette carte les observations qu'il avait tracées de sa main, en signalant les vaisseaux anglais qui croisaient dans le port.

7° Une lettre autographe, signée de l'empereur Napoléon, que S. M. adressa à sa mère à l'occasion de sa fête, sous la date du 17 août 1814.

8° Le portrait, gravé d'après le tableau d'Isabey, du roi de Rome, encore enfant, — mars 1815.

9° Le dessin allégorique des 5 mai 1821 et 22 juillet 1832, époque de la mort du fils de Napoléon.

10° Copie autographiée de la lettre que le général Bonaparte écrivit à son frère Joseph, le 6 messidor an 3. (24 juin 1795.)

11° Une enveloppe portant le cachet en cire rouge de Bonaparte, 1^{er} consul, et l'adresse, écrite de sa main, au citoyen Joseph Bonaparte; une autre enveloppe de lettre, également adressée au même, à Philadelphie (Etats-Unis.)

12° Le portrait à la silhouette de Joseph Bonaparte, né en Corse en 1768, décédé à Florence en 1844.

13° La copie imprimée et authentique du testament de Joseph Bonaparte, datée de Londres le 14 juin 1840, suivie de son codicile écrit à Florence le 21 septembre 1841, signé Joseph.

Toutes ces pièces avaient été respectueusement conservées par M. James Carret; elles ont fait partie de la succession qu'il a laissée à sa fille, M^{me} Pécaud, qui a bien voulu ajouter encore une collection de gravures d'après les meilleurs maîtres, ainsi que les médaillons

de M. François Carret, son aïeul, et M. Pelletier, commissaires du gouvernement, que le Directoire avait chargés de recueillir les tableaux et monuments d'art qui furent cédés à la France en vertu du traité de paix de *Campo-Formio*, 17 octobre 1797 ; enfin, une tabatière commémorative de Jacques Cook : elle a été faite avec du bois de chêne de la quille du vaisseau que ce célèbre capitaine commandait à l'époque de sa mort en 1779.

M. Berthaud, major d'infanterie en retraite, membre correspondant de la Société, a donné au Musée la médaille en bronze dédiée par la ville de Dijon à Louis-Napoléon, le 4^{er} juin 1851, lors de l'inauguration du chemin de fer de Dijon à Paris.



LISTE

DES MEMBRES COMPOSANT LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

EN 1853.

Les membres sont répartis en deux catégories : les résidants et les correspondants. Ces derniers ont leur domicile hors du département, les premiers dans le département. Ceux-ci sont encore distingués en deux classes : ceux habitant le chef-lieu, et ceux qui, n'y ayant pas leur domicile, sont appelés fréquemment à assister aux séances.

Les membres résidant soit au chef-lieu, soit dans le département, sont formés séparément en deux commissions : la première d'agriculture, commerce et industrie ; la deuxième des lettres, sciences, et beaux-arts.

BUREAU.

Président-né, M. LE PRÉFET du département.

Président annuel, M. ODILLE, juge au tribunal civil.

Vice-président, M. CONTESSE, docteur en médecine.

Secrétaire perpétuel, M. EMILE FAVIER, avocat.

Secrétaire-adjoint, M. ROUSSET, homme de lettres.

Trésorier, M. CUENNE, avocat, ancien maire de la ville.

Conserveur du Musée, M. PIARD, Nicolas.

Conservateur adjoint, M. MAURICE BUCHIN, peintre.

Conservateur honoraire, M. D. MONNIER.

Bibliothécaire, M. GUILLERMET.

MEMBRES RÉSIDANT AU CHEF-LIEU.

Section de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

M.

ALIX, chef d'escadron de gendarmerie.

MM.

CATTAND, juge de paix.
CUENNE, avocat, ancien maire.
DELARUE, ingénieur en chef en retraite.
FOBLANT, Victor.
FURIA, ingénieur civil.
HARPIN, directeur des domaines.
MANGIN, propriétaire, ancien pharmacien.
MARMORAT, docteur en médecine.
PAPILLON, président honoraire.
DE SAPPEL, propriétaire.
WILLARD, négociant.

Section des lettres, sciences et beaux-arts.

BUCHIN, Maurice, peintre.
CARRETTE, curé de St-Désiré.
CHAMPAY, ancien greffier.
CLAIRIN, inspecteur de l'Université en retraite.
CONTESSE, docteur en médecine, membre du conseil général.
DESVERNOIS, maréchal de camp en retraite.
FAVIER, Emile, avocat.
FINOT, principal du collège.
FORESTIER, sculpteur.
GAY, peintre, ancien professeur de dessin, à Besançon.
GUILLERMET, homme de lettres.
JOBIN, greffier du tribunal civil.
JOUSSERANDOT, Louis, avocat.
MAZAROSZ, Désiré, peintre en portraits.
ODILLE, juge au tribunal civil.
PERRIN, avocat.
PAILLOT, architecte de la ville.
PIARD, Nicolas, receveur de la ville.
RENAUD, Adrien, peintre de paysages.

MM.

REBOURS fils, avocat.

ROBERT, imprimeur-lithographe.

ROUSSET, homme de lettres.

MEMBRES RÉSIDANT DANS LE DÉPARTEMENT.

Section d'agriculture, commerce et industrie.

ALBERT, colonel en retraite, à Cornod.

Le Prince d'ARENBERG, à Arlay.

BOISDENEMETS, à Azans.

BIGUEURRE, juge de paix, à Bletterans.

CAPITAN, perceuteur, à Villers-Farlay.

CHARLIER, maître de forges, député au corps législatif.

CLERC, Thimothée, propriétaire, à Cousance.

DERRIÉY, secrétaire de la société d'agriculture, à Dole.

DUCRET, propriétaire, à Passenans.

GAGNEUR, Wladimir, propriétaire, à Poligny.

HUGONET, Jean, cultivateur mécanicien, à Blye.

LANDRY, propriétaire et perceuteur, à Poligny.

LE MIRE père, membre du conseil général, à Clairvaux.

MAIGROT, propriétaire, à Arlay.

MÉRONA (de), Albert, propriétaire, à Mérona.

MOREL, Gustave, propriétaire, à Arinthod.

POILLEVEY, président de la société d'agriculture, à Poligny.

POIRIER-CHAPPUIS, fabricant de papiers, à St-Claude.

PORT, mécanicien, à Dole.

POINTURIER, peintre, à Arbois.

ROBERT fils, docteur en médecine, à Dole.

ROBIN, curé, à Digna.

RONCHAUX (de), Louis, propriétaire, à St-Lupicin.

VANDEL, peintre, à St-Claude.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

- BARD, Joseph, homme de lettres, à Chorey (Côte-d'Or).
BARTHÉLEMY, Anatole, numismate, à Mâcon.
BAUDOT, président de la société des antiquités de la Côte-d'Or.
BAUDOT, juge, à Dijon.
BAVOUX, avocat, à Paris.
BERNARD, membre de la société d'agriculture, à Bourg.
BERTHAUD, major en retraite, à Dijon.
BOICHOT, directeur des contributions, à Amiens.
BONNET, docteur en médecine, à Besançon.
BONVALOT, professeur, à Paris.
BORET, médecin, à Jussey (Haute-Saône).
BOURDELOY, directeur, à Vannes.
BOURGEOIS (l'abbé), principal, à Gray.
BOWY, Antoine, graveur en médailles, à Paris.
CHALANDRE, géologue, à Lyon.
CHAMBARD, Léopold, sculpteur-statuaire, à Paris.
CHAMBERET (de), Ernest, professeur, à Lyon.
CHOUPOT, avocat général, à Besançon.
CLERC, Edouard, président de chambre, à Besançon.
CODELE-LIANCOURT, à Paris.
COTHERET, conservateur des forêts, à Bar-le-Duc.
DUMENE, ancien receveur général, à Melun.
DALOZ, député au corps législatif, à Paris.
DELEZENNE, professeur, à Lille.
RYARD, propriétaire, à la Loye.
SAURIA, Charles, propriétaire, à Poligny.
THEVENIN, propriétaire, à Vaudionx.
THOISY (le vicomte de), propriétaire, à Gizia.
VAULCHIER (le marquis de), au Deschaux.

Section des lettres, sciences et beaux-arts.

MM.

- AMOUDRU, peintre, à Poligny.
BESSON, peintre et sculpteur, à Dole.
BONJOUR, naturaliste, à Sirod.
BOURGES, peintre, à Dole.
BOUSSON-DE-MAIRET, homme de lettres, à Arbois.
BRUN, peintre, à Dole.
BRUCHON, Maximin, homme de lettres, à Salins.
COPELLANI, médecin et naturaliste, à Thoirette.
COLIN, conseiller à la cour de cassation, à Plamoiseau.
DUSILLET, Léon, ancien maire, à Dole.
GERMAIN, docteur en médecine, à Salins.
GOUJET, curé, à Rochefort.
GUICHARD père, propriétaire, à Cousance.
GUILLAUMEAC, docteur en médecine, à Poligny.
JAVEL, imprimeur, à Arbois.
JEANNEZ, avocat, membre du conseil général, à Dole.
ST-MARC, Corneille, principal du collège, à Salins.
MARMORAT, rédacteur de la *Sentinelle du Jura*.
MOLAS, pharmacien, à Champagnole.
MONNET, ingénieur des ponts-et-chaussées, à St-Claude.
MONNIER, Désiré, homme de lettres, à Domblans.
MUXIER, docteur en médecine, à Foncine-le-Haut.
OUDET, avocat, membre du conseil général, à Maynal.
PALLU, bibliothécaire, à Dole.
DEBRAY, ancien receveur général, à Paris.
DELACROIX, conseiller de préfecture, à Marseille.
DELAFOND, professeur à l'école vétérinaire d'Alfort.
DUPONT-DELPORTE, homme de lettres, à Paris.
DESCHAMPS, Emile, homme de lettres, à Paris.
D'HOUDETOT, directeur, à Toulouse.

MM.

- DORNIER, inspecteur des écoles, à Vesoul.
DURAND, secrétaire de la société d'agriculture, à Louhans.
GACON, Henri, avocat, à Paris.
GAULARD, professeur, à Verdun.
GAUTHIER, docteur en médecine, à Lyon.
GERBET (l'abbé), professeur à St-Sulpice, à Paris.
GINDRE DE MANCY, homme de lettres, à Paris.
GOUNIOT, professeur de philosophie, à Blois.
GOUDOT, Etienne, pharmacien, à Panama (Amérique).
GOUILLAUD, professeur de physique, à Grenoble.
GUENARD, conservateur adjoint de la bibliothèque, à Besançon.
GUILLON, pharmacien, à Lyon.
GUYENOT, principal du collège, à Chalon-sur-Saône.
GUYÉTAND père, docteur en médecine, à Paris.
GUYOMMAUD, homme de lettres, à Besançon.
HUGUENIN, sculpteur-statuaire, à Paris.
HUGON, élève en médecine, à Paris.
JANIER-DUBRY, vérificateur, à Aurillac (Cantal).
JEAN-GÉRARD, capitaine de frégate, à Toulon.
JOLIBOIS, curé, à Trévoux.
LAMARTINE (de), de l'Académie française, à Paris.
LANCRENON, peintre, conservateur du musée, à Besançon.
LAUMIER, Charles, homme de lettres, à Vesoul.
LAVIROTTE, ancien inspecteur des finances, à Champagne.
LEZAY DE MARNÉZIA (le comte de), ancien préfet, à Paris.
MAGAUD (M^{me}), de Beaufort, naturaliste, à Paris.
MALLARD, ancien notaire, peintre, à Genève.
MALLE, secrétaire de la société des sciences, à Strasbourg.
MARCOU, de Salins, géologue aux Etats-Unis.
MARJOLIN, professeur de la faculté de médecine, à Paris.
MARMORAT, curé à Château-Renaud (Saône-et-Loire).

MM.

MARQUIZET, ancien sous-préfet, à Paris

MATHEY, professeur de mathématiques, à Schœlestadt

MAZAROTZ, Paul, sculpteur en ornements, à Paris.

MICHELOT, chef d'institution, à Paris.

MILLARD, Eugène, à Châlon-sur-Saône.

NIEPCE, président de la société archéologique, à Châlon-sur-Saône.

PARANDIER, ingénieur des ponts-et-chaussées, à Besançon.

PERRAUD, de Monay, sculpteur-statuaire, élève de l'Académie française, à Rome.

PERNAUX, professeur de chimie, à Strasbourg.

PERDRIX, docteur en médecine, à Paris.

POCHON, président de la société d'agriculture, à Louhans.

POUILLET, professeur de physique, à Paris.

POUJOLAT, Baptistin, inspecteur, à Beauvais.

QUILHET fils, ingénieur, à Paris.

REURE (de), curé, à Louhans.

RIVIÈRE, préfet de la Charente-Inférieure.

ROBERT, sous-intendant militaire, à Metz.

ROSSAND, notaire, à Bourg.

RUBIN, de Meribel, à Sévres.

SERINGE, professeur de botanique, à Lyon.

SIROUD, juge au tribunal de première instance, conservateur du musée, à Bourg.

SORLIN, docteur en médecine, à Paris.

THIESSÉ, Léon, ancien préfet, à Paris.

THIRIA, ingénieur des mines, à Paris.

THURMANN, professeur de géologie, à Porrentruy.

TISSOT, homme de lettres, à Paris.

VALETTE, négociant, à Bordeaux.

VALETTE, Antony, ancien consul honoraire, à Calcutta.

VALLOT, secrétaire de l'Académie, à Dijon.

VIANCIN, membre de l'Académie, à Besançon.

WEISS, Charles, conservateur de la bibliothèque, à Besançon.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

L'Institut de France, à Paris.

La bibliothèque nationale, à Paris.

L'Académie de médecine, à Paris.

L'Académie de Besançon.

— de Caen.

— de Dijon.

— de Metz.

— de Rheims.

— de Rouen.

La société centrale d'agriculture, à Paris.

— de la Côte-d'Or, à Dijon.

— de Nancy.

La société agronomique, à Paris.

— de géographie, à Paris.

— de la morale chrétienne, à Paris.

— linéenne, à Paris.

La société d'émulation d'Abbeville.

— de l'Ain.

— d'Angers.

— de l'Arriège.

— de l'Aube.

— de Besançon.

— du Calvados.

La société d'émulation du Cantal.

— de Chalons-sur-Marne.

— de la Charente-Inférieure.

— des Côtes-du-Nord.

— de la Drôme.

— de St-Etienne (Loire).

— de la Haute-Garonne.

— de l'Indre.

La société d'agriculture de la Gironde.

- d'Indre-et-Loire.
- de Loir-et-Cher.
- du Loiret.
- de la Loire-Inférieure.
- de la Manche.
- du Mans.
- de Metz.
- de Nîmes.
- du Nord.
- de l'Oise.
- du Pas-de-Calais.
- des Pyrénées-Orientales.
- du Bas-Rhin.
- du Haut-Rhin.
- de Saône-et-Loire.
- de la Haute-Saône.
- de Seinc-et-Oise.
- de la Seine-Inférieure.
- de Tarn-et-Garonne.
- de la Vienne.
- des Vosges.

La société archéologique de Châlon-sur-Saône.

Le comice agricole d'Arbois.

- de Dole.
- de Poligny.

Le Ministère de l'instruction publique.

- de l'agriculture et du commerce.
- de l'intérieur.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
Séance publique. Discours du président.	1
Des rapports sous la domination romaine, par M. Mon- nier.	12
Notice sur la fondation du hameau de Châtel	21
Notice sur l'église de Maynal	26
Agriculture, par M. Bigneure	43
Notice biographique, par M. Bonjour	49
<u>Rapport descriptif sur les veaux nés à Cressia et à Blye.</u>	<u>55</u>
<u>Rapport de M. Marmorat sur ces deux phénomènes. .</u>	<u>58</u>
Poésies. — Deux fables, par M. Perrin.	63
<u>Les deux chalets, par M. G. de Nancy . .</u>	<u>67</u>
<u>Ouvrages donnés à la Bibliothèque et au Musée. . . .</u>	<u>72-78</u>
<u>Liste des membres de la Société d'Émulation</u>	<u>79</u>

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 08939 5062



